

Albert Lozeau

Poésies complètes

Tome I



BeQ

Albert Lozeau

(1878-1924)

Poésies complètes

Tome I

Selon *l'édition définitive*, Montréal, 1925-26.

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 41 : version 1.1

« Albert Lozeau, quelques jours avant sa mort si inattendue, avait choisi et classé les poèmes qu'il voulait inscrire dans *l'édition définitive* de son œuvre poétique ; il les avait fait précéder d'une préface de M. l'abbé Charbonnier et d'une note personnelle qui rend aujourd'hui un accent pathétique ; il avait même réglé les détails matériels de l'édition. Les amis qui ont l'honneur d'assurer la publication de cette œuvre n'avaient donc plus qu'à exécuter le plus fidèlement qu'il leur était possible les volontés de l'auteur. Ils l'ont fait avec un pieux scrupule. »

Note dans l'édition originale.

Préface

Brunetière s'était interdit de porter un jugement définitif sur les écrivains de son temps : « Il n'y a pas, disait-il, d'histoire des choses contemporaines. » Aussi bien, il serait téméraire de vouloir dicter, par anticipation, des arrêts sans appel à nos juges de demain ; la grande histoire des lettres de notre siècle, comme celle des événements où nous sommes mêlés, s'écria plus tard, lorsque le recul du temps permettra d'assigner à chacun la place qui lui revient.

Mais, tout en laissant le champ libre aux critiques à venir, il est permis de décerner des palmes à qui les mérite, même de son vivant. Ainsi en ont usé tous les successeurs de notre vieux Boileau, sachant bien qu'aucune sentence n'est irrévocable, dans le domaine littéraire moins qu'ailleurs ; Brunetière lui-même ne s'est pas fait scrupule de distribuer autour de lui l'éloge ou le blâme, avec l'accent convaincu que nous lui connaissions.

Sous le bénéfice de ces réserves, on peut déclarer sans hésitation qu'Albert Lozeau est considéré à juste titre comme l'un des représentants les plus autorisés de la jeune poésie canadienne. Depuis quelque vingt ans cette âme vibrante dans un corps maladif a peuplé sa solitude des plus beaux rêves.

* * *

Il nous explique lui-même la genèse de sa vocation poétique, dans une note qui sert de préface à un premier volume de vers, *L'Âme solitaire*, édité à Paris en 1907, recueil qui a eu, depuis, les honneurs d'une réimpression : « Je suis, dit-il, un ignorant. Je ne sais pas ma langue... J'ai vu des arbres à travers des fenêtres. J'écris des sonnets de préférence, parce que j'ai l'haleine assez courte... ; je ne sais pas le latin dont la connaissance est indispensable pour bien écrire le français. J'achevais mon cours commercial, quand la maladie m'a jeté sur le dos. »

Ces confidences, ô poète, ne sont pas pour amoindrir votre mérite. Au plus fort de la maladie, vous avez lu « Chénier, Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Leconte de Lisle et la plupart de nos grands maîtres ». Vous nous dites ailleurs, dans vos poèmes, que vous vous êtes familiarisé avec la Pléiade du XVI^e siècle et que le grand Ronsard vous a fasciné. Le « mal de rimer », selon votre propre expression, vous a pris à votre tour. C'est que vous aviez en vous le *mens diviniior*, ce souffle divin, cette imagination créatrice auprès de quoi ne peut que pâlir la science la plus raffinée de la langue et de la métrique :

L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète.

En dépit d'un mal physique inexorable, Albert Lozeau est devenu un infatigable ouvrier de la plume, ce qui l'a arraché, dit-il, « au désespoir et à la mort ». Pouvait-il trouver plus noble dérivatif aux tristesses de son état ?

Cette lyre, faite de fibres humaines, de fibres endolories, rappelle ce que Jules Lemaître a raconté de la lyre d'Orphée, dans un poignant poème. Si nous en croyons la légende, l'aède antique, au sortir de l'Érèbe après la perte définitive de son Eurydice, brisa l'instrument de ses chants et se coucha en attendant la mort ; mais un fantôme éthéré abatti son vol auprès du demi-dieu et arracha de ce cœur palpitant trois fibres ensanglantées qui furent fixées au Luth silencieux. En faisant vibrer ces nouvelles cordes, chair de sa chair, Orphée charma la nature, les arbres, les fauves même qui accouraient pour l'écouter ; il se sentit renaître,

Car tout son cœur chantait dans les cordes sanglantes.

Albert Lozeau a chanté avec tout son cœur ; retiré en lui-même, il a trouvé dans ce sanctuaire harmonieux le courage de vivre :

C'est en moi que je sens mon bonheur et mon ciel !

Il est vrai que sa personnalité s'est singulièrement élargie dans ce travail, malgré les étroites limites où ses regards étaient confinés :

Méditer de beaux vers, c'est apprendre son âme.

Il s'est bien vite rendu compte que sa sensibilité d'artiste n'était pas faite pour rester prisonnière et que, si elle retombait parfois sur elle-même, ces défaillances d'un instant ne l'empêchaient pas de reprendre son vol vers la nature, de se griser d'air, de parfums, d'amour, et surtout de s'élancer jusqu'à Dieu.

On le voit, les thèmes de cette poésie sont les motifs éternels du genre lyrique, et c'est par là pourtant, que l'auteur semble avoir fait œuvre originale ; au dire de son premier éditeur, « il a rompu avec la tradition habituelle des écrivains canadiens d'alors ; il ne s'est pas inspiré d'un sentiment exclusivement religieux ou national ». Le lyrisme le plus personnel doit être, en effet, assez large, assez universel pour atteindre tous les hommes, sous toutes les latitudes et dans tous les climats ; ce caractère d'universalité, dans une œuvre, n'est nullement incompatible avec l'originalité persistante de l'individu ou de la race.

Par la nature de cette inspiration si largement humaine, Albert Lozeau appartient à la lignée de nos poètes français contemporains. À première vue, on croirait qu'il relève du délicat Charles de Pomairols,

disparu pendant la guerre. Les privilégiés qui étaient devenus à Paris, avant 1914, les habitués des « Samedis » de la rue Saint-Dominique (l'auteur de ces lignes eut ce rare bonheur,) ont conservé l'impression de l'atmosphère pure, éthérée, qui flottait dans le vaste salon littéraire où s'était fondé le « Prix de spiritualisme ». Sous la direction du parfait gentilhomme qu'était Charles de Pomairols, assisté d'une épouse dont le sens esthétique n'était pas moins discret qu'affiné, on débitait des vers « lamartiniens », on défendait les lettres françaises contre l'invasion du sensualisme trop longtemps à la mode. Albert Lozeau y aurait eu d'autant mieux sa place que le « maître de céans » avait été touché, lui aussi, par un malheur irréparable qui fait l'objet d'une bonne partie de ses poèmes.

Mais, lorsqu'on lit plus attentivement le poète canadien, on s'aperçoit vite qu'il est étroitement apparenté avec nombre d'autres qui sont nés en terre française et dont l'inspiration demeura chrétienne. Il suffit de se rappeler Victor de Laprade, Joséphin Soulayr, Louis Ratisbonne, Paul Harel, François Coppée, Paul Verlaine, Francis Jammes, Auguste Angellier, Louis Le Cardonnel, et surtout Louis Mercier qu'Albert Lozeau connaît à fond, comme il l'a montré dernièrement dans un article de critique sur Alphonse Désilets.

Il importe assez peu, du reste, qu'il ait eu commerce avec tous ces écrivains : pour définir son œuvre, pour la

« situer », il suffit de savoir qu'il s'est rencontré avec les meilleurs de nos poètes contemporains, tout au moins par sa tournure d'esprit.

Comme eux, il a chanté la nature, celle qu'il regrettait de trop peu connaître, mais dont quelques lambeaux étaient arrivés jusqu'à lui ; quand son imagination se donne libre carrière, il reconstitue patiemment toutes les beautés du monde extérieur ; dès l'apparition du printemps, il se donne ainsi l'illusion d'une promenade champêtre :

*Parfois, de ce voyage, on revient le cœur las ;
Mais ayant tant frôlé de roses, de lilas,
On en garde toujours un parfum qui demeure ;
Car le rêve après lui nous laisse un souvenir
Que ne peuvent jamais entièrement ternir
Les longs ennuis du jour et les regrets de l'heure...*

Chaque saison l'a inspiré tour à tour ; néanmoins, il semble avoir une prédilection pour l'automne, malgré son « charme dangereux ». Dans une âme alanguie, mélancolique, cette sympathie est toute naturelle :

Il pleut une tristesse immense sur les arbres.

Ah ! ces arbres, quel amour il ressent pour eux !
Comme Ronsard pleurant sur le sort de la « forêt de

Gastines » qui allait être livrée à la hache des bûcherons, Albert Lozeau a contemplé avec une pitié émue ces arbres géants qui, sacrifiés à d'égoïstes intérêts, tomberont bientôt « avec un long murmure ».

* * *

Toutefois, disons-le sans détour, la nature telle quelle n'a pas été sa grande inspiratrice ; peut-être cette âme « abondante en faiblesses », selon sa propre confession, s'est-elle sentie accablée par la somptueuse magnificence des choses du dehors ; ce n'est pas là qu'il faut chercher sa veine poétique ; malgré de louables tentatives, l'écrivain n'a pu se mesurer avec les grandioses spectacles qu'il avait entrevus de sa fenêtre : il a gémi, il a pleuré en constatant sa faiblesse, et, rentrant en lui-même, il a laissé ses plus généreux élans s'évanouir en un sanglot.

Albert Lozeau est plutôt le poète des sentiments tendres, dans la tiède atmosphère du foyer ; il a « Musset pour maître et pour Muse la femme ». Car ce poète, si profondément chrétien, n'est pas de ceux qu'une dévotion mal comprise a desséchés ; ses vers n'ont rien de commun avec les pieuses rapsodies dont nous sommes inondés dans une certaine littérature quintessencée. Il est, lui, un mystique plein d'onction : s'il s'est laissé bercer par l'Amour, il a su lui donner une expression chaste, réservée, avec un accent de

sincérité qui nous émeut ; c'est le miroir fidèle d'une belle âme ingénue. Les figures de femmes qui flottent au-dessus de ses livres sont des formes voilées qui font penser à *l'Eloa* de Vigny : elles ont des « grâces maternelles..., des caresses d'anges apprises dans les cieux ».

Il en a entrevu d'autres, moins célestes, des mondaines inconscientes qui l'ont fait probablement souffrir par leurs sourires dédaigneux. Il faudrait citer en entier une série de quatrains à l'adresse d'une « Valseuse ». La pièce est peut-être la plus parfaite de tout le recueil :

*Pendant que vous valsez, belle, gaie et légère
Dans les bras du premier venu,
Et que vous acceptez l'étreinte passagère
D'un étranger, d'un inconnu,*

*Vous la femme si bonne et la vierge si pure
Ignorant tout du sombre mal,
Vous subissez, modeste et douce, la souillure
Des désirs qu'avive le bal.*

*Mais moi qui vous adore et tremble de le dire,
Qui vous aime comme de loin,
Qui connais la vertu de votre cher sourire,
Hélas ! moi qui ne danse point,*

*Je ne mérite pas cette faveur insigne
De presser vos petits doigts blancs,
Et je n'ai pas le droit, moi l'ami trop indigne,
Qu'a le dernier de vos galants...*

*Valsez, charmante fée aux jolis pieds agiles,
Qu'on se repasse tour à tour
Comme ces fins bijoux délicats et fragiles
Qu'on admire et qu'on aime... un jour !*

Il y a dans ce morceau une émotion contenue et une pointe de jalousie qui se traduit par une belle leçon de vertu.

Comme tous les primitifs restés toujours jeunes et sincèrement épris, le poète a rêvé d'un amour pur et reconfortant : il a écrit ailleurs un sonnet intitulé « Amitié », qui traduit toutes ses aspirations :

*Mes yeux sont fatigués de lire.
Mon cœur est triste et mon corps las.
J'attends quelqu'un qui ne vient pas...
J'aurais besoin d'un clair sourire.*

*J'écoute le vent froid bruire.
Une cloche sonne, là-bas.*

*Si j'entendais monter des pas !...
J'aurais tant de choses à dire !*

*Je pense aux chères amitiés,
Aux réconfortantes pitiés,
Aux regards, aux doux mots des femmes...*

*Elles seules savent guérir
Les langueurs des corps et des âmes,
Rien qu'à nous regarder souffrir...*

On en conviendra, ce sont là des vers qui ont jailli de la plus pure source de poésie : c'est un amour d'âmes, capable de survivre au tombeau, comme il est dit dans un autre passage :

*Lorsque je serai mort, – puisqu'il nous faut mourir, –
Mon âme reviendra sur la terre souffrir
Avec vous, que l'exil ténébreux enlinceule,
Afin qu'en votre nuit vous ne soyez pas seule...*

*Vous ne sentirez rien de moi, que mon esprit
Posant sur votre cœur longtemps endolori,
Comme un oiseau de paix ayant fermé ses ailes,
La douceur qui lui vient des choses éternelles.*

Ces pièces sont d'une ferveur toute religieuse. Assurément, le poète en a écrit de plus badines, de plus folâtres ; mais il est constamment revenu à ces méditations où, comme chez Lamartine, l'amour du fini élève l'âme jusqu'à l'Infini.

Il a toujours été pris de dégoût pour les passions matérielles qui ravalent l'homme au niveau des êtres inférieurs ; il les a flétries dans un sonnet énergique qui a pour titre : « La Voix brutale » :

*Vends ton corps, vends ton âme, espère dans le mal ;
La chair est tout, l'ivresse est tout, le ciel est vide ;
N'estime que toi-même et sois de l'or avide,
Exalte la hideur, vis comme l'animal !...*

*Et crache ton mépris, comme un noir jet de fange,
Sur tout ce qui tient moins de l'homme que de l'ange ;
Sois puissant pour montrer la force de ton bras !*

*Engraisse bien ton ventre, et jouis jusqu'à l'heure
Où dans l'éternité, blasé, tu descendras
Goûter la grande paix du néant qui demeure.*

Ce réalisme voulu fait mieux ressortir, par voie de contraste, les tendances de l'auteur vers les sommets : « Plus haut, toujours plus haut ! » comme disait Victor de Laprade dans son poème dédié à l'adolescence.

On le voit, une pareille œuvre, si hautement spiritualiste, ne peut qu'élever les cœurs capables d'en dégager la leçon. Parvenus à un tel idéalisme, libérés des bassesses d'ici-bas, le beau et le bien, l'art et la morale se confondent. Un poète chrétien a seul l'autorité nécessaire pour devenir ainsi le confident et l'ami de la jeunesse.

Il semble superflu de s'attarder sur les autres thèmes d'inspiration que l'on rencontre dans les livres d'Albert Lozeau ; ce n'est ni le temps ni le lieu d'épuiser la matière et il suffira de quelques mots pour juger le côté technique de sa poésie. De par son éducation, il n'appartient à aucune école, et il n'y a rien perdu. Ni la manière sculpturale et froide des *Parnassiens*, ni le style nuageux des *Symbolistes*, ni, à plus forte raison, la langue heurtée, tourmentée des *Décadents* ne convenaient à son talent si simple, si spontané. On ne saurait trop le louer de s'en être tenu généralement à la facture classique qui est dans les tendances d'aujourd'hui.

Il a été tenté, à certaines heures, de renouveler sa métrique par des infractions aux lois de la césure et de la rime : on rencontre de ci de là, des séries de rimes féminines qui se répètent exclusivement tout au long d'une strophe. Qu'il nous soit permis de ne pas souscrire à ces fâcheuses nouveautés. L'originalité d'une œuvre n'est pas à ce prix ; l'inspiration vraie trouve en elle-même les moyens de se rajeunir ; l'âme

humaine est une source inépuisable d'impressions, de sentiments qui n'ont pas encore été vécus ; contrairement à l'opinion de La Bruyère, « tout n'est pas dit et l'on ne vient jamais trop tard » quand on a reçu du Ciel le don de poésie.

Ce ne sont que des défaillances passagères. Albert Lozeau est de ceux qui progressent, grâce à un patient labeur : après *l'Âme solitaire*, il a donné les *Billets du Soir* (1911-1912-1918), *le Miroir des Jours* (1912) et enfin les *Lauriers et Feuilles d'Érable* (1916).

On remarque, à mesure qu'il avance, plus de sûreté de plume, plus de maîtrise de la langue, plus de fermeté dans l'art si difficile de faire de bons vers, des vers qui traduisent, sans plus, tout ce que renferme l'esprit ou le cœur.

* * *

Tout le talent d'Albert Lozeau est fait des insuffisances dont il se plaint lui-même. Ce serait folie de chercher dans ses œuvres les couleurs puissantes, le souffle vigoureux, la musique à grand orchestre, même lorsqu'il s'essaye à traiter de grands sujets.

Le secret du charme singulier qui se dégage de ses livres est tout autre : ce sont des pastels, des aquarelles d'une touche légère, avec des tons atténués ; c'est la manifestation discrète d'une âme prompte à la joie, prompte aux larmes : églogues fraîches, élégies

pénétrantes, tels sont ses genres préférés. Il ne parle, à l'ordinaire, que des choses les plus simples, les plus quotidiennes, avec une grâce naïve : poésie diaphane, faite pour les délicats.

Albert Lozeau doit tout à lui-même ; parti de rien, sans instruction supérieure, en proie à la maladie, il s'est élevé peu à peu jusqu'aux régions sereines de la pensée et de l'art. Épris de beauté humaine et de mystère divin, poète doublé d'un croyant, il n'aura pas fait œuvre vaine : ses lecteurs, surtout ceux qui souffrent, trouveront toujours en lui un ami tendre et compatissant.

Abbé F. Charponnier,
Docteur ès lettres de l'Université de France,
Lauréat de l'Académie française.

Note de l'auteur

« Poésies complètes », lit-on sur la couverture de ce volume ; on doit entendre : poésies que l'auteur a retenues après une revision sérieuse.

Des trois recueils réimprimés ici, il n'en est pas un qui n'ait subi des modifications plus ou moins considérables ; le premier surtout a été amputé d'une bonne partie de sa matière primitive ; au dernier se sont adjointes une cinquantaine de pièces inédites.

Il fallait un certain courage pour trancher net dans ses impressions et sentiments de jeunesse, fussent-ils jugés de forme imparfaite et marqués des défauts qu'entraînent l'inexpérience et l'inculture.

Ce courage, la critique décidera si je l'ai eu suffisamment, à l'heure où il était nécessaire d'émonder mon œuvre poétique, de n'en garder que le meilleur ou le moins mauvais. Un travail littéraire de vingt ans, continuellement traversé par la maladie, révèle à l'examen beaucoup de déchets. Sans doute, ce qui subsiste n'est pas d'égale valeur ; l'auteur a fait le seul choix qu'il pouvait faire ; le départ définitif, incontestablement plus sûr, le temps l'accomplira.

Dans tous ces poèmes, j'ai observé les lois si raisonnables de la versification traditionnelle, ne me permettant que les rares licences autorisées par les

maîtres, – licences qui, du reste, n'affectent pas les éléments constitutifs du vers classique, comme l'emploi de rimes de même genre en un poème, que n'interdit pas Ronsard. La discipline intellectuelle et le respect des règles éprouvées par un usage séculaire sont un gage de durée.

Prévoyant que je n'ajouterai plus guère à l'œuvre présente, j'offre dès maintenant ce livre à mon pays ; il constitue ma modeste contribution aux lettres canadiennes françaises dont le monument s'édifie pierre à pierre, et qui attestera le bienfait de la culture française au Canada.

A. L.

L'âme solitaire

1902-1907

À mon père et à ma mère.

Au lecteur

Toute ma clarté vient d'un bleu rayon d'espoir,
Et toute ma chanson, teinte d'un peu de soir,
Bien aisément tiendrait dans une demi-gamme.
L'immensité des cœurs humains aux grandes voix !
Moi, je ne suis qu'un tout petit oiseau des bois,
Et j'ai Musset pour maître et pour Muse la femme.

Je prends ma part des pleurs et du rire des cieux,
Et, des matins bruyants aux soirs silencieux,
Je vis ce que le jour m'abandonne de rêve ;
Comme le papillon qui va de fleur en fleur,
Je vais, amant du rythme, épris de la couleur,
De la chimère blonde à l'illusion brève.

Parfois, de ce voyage, on revient le cœur las ;
Mais ayant tant frôlé de roses, de lilas,
On en garde toujours un parfum qui demeure ;
Car le rêve après lui nous laisse un souvenir
Que ne peuvent jamais entièrement ternir
Les longs ennuis du jour et les regrets de l'heure...

I. Les heures d'amour

I. Le désir.

L'attente

Mon cœur est maintenant ouvert comme une porte.
Il vous attend, ma Bien-Aimée : y viendrez-vous ?
Que vous veniez demain ou plus tard, que m'importe !
Le jour, lointain ou proche, en sera-t-il moins doux ?

Ce n'est point un vain mal que celui de l'attente ;
Il conserve nouveau le plus ancien désir.
L'inattendu bonheur dont la venue enchante
Passe ; à peine en a-t-on su goûter le plaisir,

Et l'on s'en va criant l'inanité des choses,
Pour ne s'être jamais aux choses préparé :
Insensé, qui repousse un frais bouquet de roses,
Accusant le parfum qu'il n'a pas respiré.

Une heure seulement de pure jouissance,
Pourvu que Dieu m'accorde un quart de siècle entier
De rêve intérieur et de jeune espérance,
Pour méditer sur elle et pour l'étudier,

Pour ordonner l'instant supreme qui décide,
Pour que rien ne se perde et que tout soit joui
Jusqu'à la moindre miette, et que le temps rapide
S'envole, n'emportant que de l'évanoui !

Une heure suffira. J'aurai vécu ma vie
Aussi pleine qu'un fleuve au large de son cours,
L'ayant d'une heure, mieux que de jours fous, emplie ;
D'une heure, essence et fruit substantiel des jours !

Mon cœur est maintenant ouvert comme une porte.
Il vous attend, ma Bien-Aimée : y viendrez-vous ?
Que vous veniez demain ou plus tard, il n'importe !
Mon attente d'amour fera de telle sorte

Que mon lointain bonheur en deviendra plus doux.

Intimité

En attendant le jour où vous viendrez à moi,
Les regards pleins d'amour, de pudeur et de foi,
Je rêve à tous les mots futurs de votre bouche,
Qui sembleront un air de musique qui touche
Et dont je goûterai le charme à vos genoux...
Et ce rêve m'est cher comme un baiser de vous !
Votre beauté saura m'être indulgente et bonne,
Et vos lèvres auront le goût des fruits d'automne !
Par les longs soirs d'hiver, sous la lampe qui luit,
Douce, vous resterez près de moi, sans ennui,
Tandis que feuilletant les pages d'un vieux livre,
Dans les poètes morts je m'écouterai vivre ;
Ou que, songeant depuis des heures, revenu
D'un voyage lointain en pays inconnu,
Heureux, j'apercevrai, sereine et chaste ivresse,
À mon côté veillant, la fidèle tendresse !
Et notre amour sera comme un beau jour de mai,
Calme, plein de soleil, joyeux et parfumé !

Et nous vivrons ainsi, dans une paix profonde,
Isolés du vain bruit dont s'étourdit le monde,

Seuls comme deux amants qui n'ont besoin entre eux
Que de se regarder, pour s'aimer, dans les yeux !

Bonheur rêvé

J'aurai pour vous aimer des tendresses nouvelles,
Des sourires plus doux des lèvres et des yeux
Que vous enfermerez dans votre cœur joyeux,
Comme de blancs oiseaux qu'on prive de leurs ailes.

Et vous aurez pour moi des grâces maternelles,
Des baisers délicats, des mots délicieux,
Des consolations apprises dans les cieux,
Avant votre venue en nos plaines mortelles.

Nous irons l'un et l'autre en l'azur infini
D'un rêve intérieur que n'aura pas terni
La réalité sombre au malheur condamnée.

Vous me direz : Mon frère, et je dirai : Ma sœur,
En savourant l'oubli du mal et la douceur
D'être l'âme qui va par la vôtre menée.

Causerie féminine

Aujourd'hui, le salon est plein de jeunes filles
Aux yeux noirs, aux yeux gris,aux yeux bleus, et gentilles
Elles causent très haut de bijoux enchantés ;
Elles causent surtout de puérlités.
De cette foule monte un parfum de fleurs mortes,
Tiède et trop fort, formé d'extraits de toutes sortes.
Elles causent, – leurs cœurs ne sont pas indulgents –
Et médisent avec plaisir des jeunes gens.
Elles se font des compliments sur leurs toilettes,
Et projettent toujours de nouvelles emplettes,
Et mutuellement se disent des secrets
Que chacune répète à l'autre, une heure après.
Le ton s'élève... On cause... Est-ce qu'on va se battre ?
Elles sont bien quatorze ou quinze... Elles sont quatre.

Le secret des yeux

I

Si j'aime à regarder vos beaux yeux d'indulgence,
Vos yeux sombres qu'éclaire un feu d'intelligence,
Si parfois j'exagère et, jusqu'à vous gêner,
Je laisse dans vos yeux les miens se promener,
Et si même quand vous baissez le front, j'insiste,
Ah ! ne m'en veuillez pas, c'est pur amour d'artiste !
Entre deux rangs de cils, j'ai trouvé la beauté !
Dans l'ombre, comme au ciel, j'ai trouvé la clarté !
Les papillons obscurs en rond volent aux lampes ;
Homme, je cherche la lumière auprès des tempes,
Dans les yeux doux, pleins de sourire ou de langueur,
Où peut-être, à la fin, j'aurai brûlé mon cœur !

II

Je ne vois jamais rien dans vos yeux de précis.
Il y flotte du rêve à l'état indécis.
Comme un plongeur, sous l'onde immense qui déferle,

Aventure ses jours pour trouver une perle,
Je cherche, dans vos yeux profonds comme la mer,
Ce qui ferait mon cœur joyeux, ou bien amer.
Votre intime pensée, intégrale, fidèle,
Exacte, lumineuse, où donc se cache-t-elle ?
Oh ! le rare joyau, mystérieux, hélas !
Se promettant toujours et ne se donnant pas !
Et qui, lorsqu'on l'a cru saisir avec prudence,
Trompe l'attention et trahit l'évidence !

III

Vous lisez tous les vers que j'écris, en pensant :
Hélas ! où suis-je, moi, si c'est là ce qu'il sent ?
J'ai les yeux bleus : ils sont gris ou noirs ceux qu'il chante...
– Vous devenez beaucoup jalouse, un peu méchante.
Pour ne pas devenir un rimeur ennuyeux,
Il me faut bien changer la couleur de vos yeux,
Comme mes sentiments, renouveler mes larmes,
Pour les chanter, prêter à d'autres tous vos charmes, –
Car on a dit qu'ils sont les vôtres trop souvent –
Et, surtout, pour paraître un poète savant,
Revêtir tour à tour toutes les sortes d'âmes...
Les poètes si doux font bien souffrir les femmes.

IV

Vos yeux... Je baiserais vos beaux yeux réservés ;
Fort d'un pareil amour, on ose tout braver.

Vos mains... Je presserais vos mains musiciennes,
Et vous ne pourriez pas les retirer des miennes.

Vos lèvres... À mon goût j'en boirai le bon vin,
Et votre effort à les détourner sera vain.

Vous me privez souvent du doux plaisir que j'aime :

Ah ! vous me l'offririez maintenant de vous-même !

Tout ce que je voudrai, désormais je l'aurai.

Ce n'est pas moi toujours qui vous obéirai.

Vous souriez... Laissez, mon amour, que j'achève :

Dites, que pouvez-vous faire contre mon rêve ? ...

L'aveu

I

Je la verrai venir, rose d'un peu de fièvre,
En m'offrant le baiser que mendiait ma lèvre.
Elle n'aura de mots d'amour que dans les yeux.
Ses aveux les plus doux seront silencieux.
Je lui dirai combien sont longs les jours d'attente,
Et combien sa démarche onduleuse et flottante
Lentement me l'amène et tôt me la reprend.
Son cœur tendre, son cœur virginal et si franc,
Comprendra mieux que moi ce que je veux lui dire
Et lui fera monter à la lèvre un sourire
Si plein de candeur blanche et de rêve sacré,
Que de la voir si pure à moi, je pleurerai...

II

Je ne lui dirais pas : Donnez-moi vos mains blanches :
Comme les yeux, les mains ne sont pas toujours franches ;
Je ne mendierais pas non plus, grave ou joyeux,

La chaste volupté de lui baiser les yeux ;
Peut-être qu'en leur rêve une autre image existe
Dont la chaude douceur dans le sommeil persiste ;
Je n'effleurerais pas ses fines lèvres, non :
Peut-être que souvent y chante un autre nom ;
Mais, cherchant une place où plus de candeur brille,
Où s'épanouit tout en blanc la jeune fille,
Je lui sourirais, comme à quelque enfant charmant,
Et je la baiserais au front, tout simplement.

III

Le sort en est jeté, le sort irrévocable !
Je romprai ce silence étrange qui m'accable !
Enfin, je lui dirai : Je vous adore ! Oui,
Je vous adore ! Au fond de mon cœur ébloui
Resplendit, comme au mur d'un temple, votre image !
Vous êtes la Déesse à qui je rends hommage.
La nuit, en chaque rêve, à chaque instant, le jour,
Comme un encens vers vous monte mon pur amour !
Je vous adore, chère, et puis, je vous adore !
Ton regard est un ciel, ton sourire une aurore !...
– Elle est venue hier et, timide, interdit,
Comme ivre de son charme, hélas ! je n'ai rien dit.

Je l'aime

Je l'aime, comme on aime un beau vers de poète,
 Qui chante clair comme un pinson,
Et que l'âme ravie avec ferveur répète, –
 Pour la douceur de sa chanson.

Je l'aime, comme on aime une fleur fine et frêle
 Qui paraît exquise à chacun,
Et qui charme encor plus lorsqu'on s'approche d'elle, –
 Pour la douceur de son parfum.

Je l'aime, comme on aime une fleur, un vers tendre,
 Comme une étoile au ciel d'été,
Comme tout ce qu'on aime aussi sans le comprendre, –
 Pour la douceur de sa beauté !

Bonheur

I

Le soir nous enveloppe, indiciblement doux,
Comme un regard d'amour se promenant sur nous.
L'heure passe là-haut, penchant un peu son urne,
Heure de paix divine et de rêve nocturne.
La caresse de l'ombre éclatante du ciel
Emplit le cœur de joie et la bouche de miel.
La calme Nuit étend son empire tranquille.
Le bienfait du silence approche de la ville...
Et nous sommes tous deux sans parole, songeant
À la sainte splendeur des points d'or et d'argent,
Heureux, loin du Réel jaloux qui nous réclame,
Comme s'il nous pleuvait des étoiles dans l'âme.

II

Quel soir harmonieux, chère, quel soir divin,
Où j'ai senti cela : hors t'aimer, tout est vain !
Ma gloire, c'est d'avoir mon cœur dans ta pensée,

Comme ta main jolie en la mienne pressée,
Et d'écouter les mots que tu dis dans le soir,
Et de te regarder de si près sans te voir !
Car l'ombre s'épaissit en noyant les visages,
Comme au lointain elle a fondu les paysages.
Demeurons en silence et regardons les cieux.
C'est en ne parlant pas qu'on s'adore le mieux.
Et vois comme là-haut, magnifique en ses voiles,
Rêve paisiblement la nuit aux yeux d'étoiles.

III

Jouez-moi, lui disais-je un soir, de vieux airs tristes,
Tristes à faire mal aux cœurs les moins artistes.
– Elle posa ses mains blanches sur le clavier,
Et nous rêvâmes... L'heure au fond du sablier
Jetait ses grains de sable en petites minutes.
Aux sons du piano mimant le chant des flûtes,
Des musettes d'amour aux profondeurs des bois,
Des rustiques pipeaux et des divins hautbois,
Si l'azur, en ce soir chantant d'extase intime,
Se fût ouvert, m'offrant le paradis sublime,
J'aurais dit : Non, Seigneur, s'il faut monter là-haut
Sans la musicienne et sans le piano !

IV

Tu ne m'as jamais dit : Baise-moi sur les yeux,
Lentement, longuement, afin de goûter mieux...
Tu ne m'as jamais dit cela... Tes deux mains nues,
Je les ai quand je veux, d'elles-mêmes venues.
Tes lèvres, je les sais prêtes à mon baiser,
Elles qui si longtemps ont dû se refuser,
Et ton front où, parfois, à ton insu, se joue
Une mèche d'or brun, et ton front, et ta joue.
Car ton cœur jeune et franc répète chaque jour
Que l'amour ne doit pas dire non à l'amour,
Et qu'il est, par bonheur, de légitimes fièvres
Qui s'expriment par la caresse de nos lèvres !...
Mais si l'être caché transparaît dans les yeux,
Comme à travers l'eau pure un fond mystérieux :
Si ce qu'on aime et cherche est là, dans les prunelles,
Qui se concentre, intime, et se révèle en elles,
Ah ! laisse-moi, malgré tes paupières de chair,
Dont le frêle tissu si mince est presque clair,
Laisse-moi, rougissant comme une exquise femme,
Poser sur tes deux yeux un baiser sur ton âme !

Confidences

I

Pourquoi je ris ? demandez-vous,
Aussi rieuse que moi-même :
Je ris parce que je vous aime
Et mon rire est l'aveu très gai de mon cœur doux.

Puissé-je rire ainsi sans trêve
Du rire attendri des amours
Bonnes longuement, et toujours
Rire en voyant devant mes yeux rire mon rêve !

II

Croyez-moi : je ne pense pas ;
Je sens, je frissonne et j'adore.
Je suis comme une eau que des pas
Feraient frémir, sur qui s'est posée une aurore.

Je suis comme un petit oiseau
Longtemps familier de la brume,
Et qui sent couler sur sa plume
Votre regard de vent, de soleil, d'ombre et d'eau.

III

Écoutez-moi : je vous demande
D'abaisser vos paupières sur
Vos yeux dont s'est foncé l'azur ;
Ils me troublent, vos chers yeux taillés en amande.

Ils me brûlent, quoique très doux,
Vos yeux qui luisent de trop d'ombre,
Et je crains leur lumière sombre,
Comme un enfant malade, en songe, a peur des loups.

IV

Encore un mot, à voix très basse :
Abandonnez-moi votre main
Un peu plus longtemps, dès demain,
Et demeurons ainsi sans penser que tout passe.

Ainsi ; pas plus, malgré le cœur,
Grand imprudent par habitude ;
À mi-chemin la quiétude
Chante, et c'est ni trop loin ni trop près du bonheur.

Pensée d'amour

Je pense à ton âme aussi pure qu'elle,
Quand je vois la neige au soleil briller, –
Candeur où la grâce ardente étincelle...
Et j'aime à prier.

Je pense à l'étoile aussi claire qu'elles,
Quand, de leur regard trop longtemps privé,
J'évoque, le soir, tes chères prunelles...
Et j'aime à rêver.

Je pense à la rose aussi douce qu'elle,
Quand un tendre mot, d'amour velouté,
Passe sur ta lèvre et la fait plus belle...
Et j'aime à chanter !

Silence

L'heure coulait comme un ruisseau, vive et divine,
Sous les arbres feuillus où tous deux nous rêvions ;
Et comme font les vrais amants, nous écoutions
Tout ce qui dans nos yeux attendris se devine.

Les mots ne rendent pas tout ce qu'on imagine.
Depuis que l'homme souffre en proie aux passions,
Ils trahissent, les mots ; et nous, qui le savions,
Nous gardions le silence où l'amour grave incline...

Si nous pouvions ainsi, jusqu'au bout du chemin,
Nous dire nos secrets d'un geste de la main,
Nos peines d'un regard, nos bonheurs d'un sourire...

Et nous passer des mots, infidèles, petits,
Qu'on désavoue, à peine aussitôt qu'ils sont dits, –
Comme ceux-là qu'ici, pour vous, je viens d'écrire !

Les mots

I

Puisque je t'aimerai toujours, malgré le temps,
À quoi bon te le dire en des mots inconstants,
Des mots fervents hier que demain rend frivoles ?
Puisque change le sens intime des paroles
Selon qu'un jour est né, selon qu'un jour est mort,
À quoi sert de lier notre amour à leur sort ?
Les mots autrefois dits jamais ne se répètent
Sans trahir quelque peu des âmes qu'ils reflètent ;
Comme des astres vieux, ils se sont refroidis,
Eux qui brûlaient au bord des lèvres de jadis.
Leur forme ancienne s'est pour toujours effacée
Et l'âme qui vibrait en elle a fui, blessée.

Nous avons nos baisers, nous avons nos regards,
Leur sens subtil se rit des jours et des hasards,
Et rien n'altérera leurs jouissances pures
Au temps, même lointain, des ivresses futures !

II

Je l'aime et le lui dis toujours en mêmes mots,
Avec de vieux frissons toujours, toujours nouveaux.
Mon cœur changeant, pour elle est demeuré le même ;
C'est mon ancienne voix qui lui dit que je l'aime ;
Et de l'accueil heureux le baiser coutumier,
Ô mystère d'amour ! est toujours le premier !
Ma pauvre âme blasée aux choses de la vie,
Dès que je la revois, en est toute ravie !
C'est elle qu'en mon rêve attendri j'acclamais ;
Et celle-là qui m'est si douce, et plus encore,
Celle-là que d'un cœur toujours jeune j'adore,
Je ne l'aurai peut-être à moi, jamais, jamais !...

Anniversaire

Douze mois qu'elle m'aime et que moi je l'adore !
Douze mois qu'elle verse en mon cœur de l'aurore,
Que je mis dans le creux de sa petite main
Ce que Dieu me donna de bon, de plus humain.
Du soir où je la vis, à chaque retour d'heure
Je l'aimai davantage et la trouvai meilleure.
J'ai vu ce que l'amour prête d'extase aux yeux,
D'éloquence aux instants les plus silencieux,
D'indicibles espoirs et de promesses franches
À la pression tiède et lente des mains blanches...
Et je veux, pour fêter ces jours de longs émois,
Prendre autant de baisers que sont passés de mois.

II. Le regret.

Incrédulité

Quand au double miroir de ses yeux je regarde,
Une voix, en dedans de moi, me dit : Prends garde !
Tu te penches au bord d'un abîme sans fond,
Où l'évidence avec le mystère se fond.
Sa lumière t'attire : elle est impénétrable !
Ne cherche pas en vain, tu seras misérable.
Tu risques ta ferveur et ta tranquillité
À fixer en savant cette obscure clarté.
Crois donc tout simplement les baisers de sa bouche,
Crois l'émoi de sa main lorsque sa main te touche,
La persuasion des mots qu'elle te dit,
Et l'aveu du soupir que ton âme entendit !
Si tu veux contempler ses splendides prunelles,
Fixe-les pour l'éclat sombre qui luit en elles,
Sans souci du secret qu'elles pourraient cacher :
Regarde pour jouir et non pas pour chercher.
Un mot te trouble, un geste inconscient te froisse,
Un sourire incompris augmente ton angoisse...
Crois donc ! ou tu vivras, par ton amour puni,
Malheureux à jamais dans le doute infini !

Loin d'elle

Depuis qu'elle est partie, un grand doute m'étreint.
J'ai beau fixer l'azur où le jour étincelle,
Afin que mon cœur fou soit comme lui, serein :
Le ciel ment, la clarté n'est pas franche loin d'elle !

Pourtant, elle m'a dit qu'elle m'aime, souvent ;
Que la tendresse éclore en son âme immortelle,
Comme elle ne peut pas finir : ainsi qu'avant,
Je suis celui qui doute incessamment pour elle.

Ma faible foi la blesse et je crains l'abandon.
Que deviendrais-je, hélas ! si, m'étant infidèle,
Je ne puis plus sentir m'absoudre le pardon
Que ma pensée en pleurs va mendier vers elle.

À ses pieds, je me sens divinement chéri.
J'adore tout, sa main, sa lèvre et sa prunelle ;
Je n'ai de doute, ni de plainte, ni de cri,
Mais j'ai pour frère aîné le bonheur, tout près d'elle !

Absence

I

Et te voilà partie ! Or, me voici qui songe,
À des bonheurs dont le mirage se prolonge
Sans fin, comme la mer à mesure qu'on va !
Te voilà loin ! Je ris du rêve qu'on rêva !
Devant tes calmes yeux d'espoir doux et paisible,
Rêver, même parler de bonheur, est possible.
Mais à présent ! Tout est louche, trompeur, méchant !
Je songe à ce qui peut advenir, en sachant
Que le mauvais Destin veille sur notre vie.
L'heure claire sera d'un jour sombre suivie.
Tu ne reviendras plus reprendre auprès de moi
Le fil du rêve heureux que déroulait ta foi...

II

D'abord, je lui prenais tout doucement les mains,
Et ses yeux bleus, fixant leurs regards sur les miens,
Faisaient pour m'éclairer l'âme de la lumière.

Elle disait : Bonjour ! d'un baiser, la première.
Elle devait sentir tout le long de ses doigts
Mes frissons s'enlacer aux siens, comme des voix
S'entrecroisent dans l'air, s'appellent, se répondent,
Et dans un même accord toutes enfin se fondent.
Nous nous parlions très peu, pour ne pas empêcher
Nos deux cœurs de s'entendre. Elle laissait pencher
Sa tête blonde, comme en proie à quelque fièvre,
Et mes baisers montaient à l'assaut de sa lèvre !

Artificielle

Pourquoi ne pas vouloir, comme une simple femme,
Être fidèlement la même que son âme ?
Pourquoi donc renier celle qu'on est ? Pourquoi
Tant souffrir à sembler le contraire de soi ?
De chimérique amour dédaigneuse affamée,
Blasée heureuse qu'on appelle : Bien-Aimée,
Ennuyée épendant la joie au long du jour,
Cœur vide où l'on pourrait boire un siècle d'amour.
Et qui n'attendant rien, se désole d'attendre ;
Insensible qui pleure au chant d'un beau vers tendre :
Je te connais, ô femme étrange ! qui nous mets
Des baisers sur la bouche en nous criant : Jamais !

Le mensonge des yeux

I

Les femmes, qui nous sont si douces, étant belles,
Qui pleurent en secret d'être à nos vœux rebelles ;
Les femmes, dont la bouche a de si tendres mots
Qui font magiquement oublier tant de maux ;
Les femmes ont sur nous l'effrayant avantage
D'un don que leur faiblesse apporte en héritage.
Piètres comédiens, quand nous mentons, afin
De mieux cacher nos jeux ou d'en masquer la fin,
Si nous sommes surpris dans nos rôles de pleutres,
Comme nos regards ont de peine à sembler neutres !
Mais les femmes, d'après une éternelle loi,
Mentent avec des yeux divins de bonne foi !

II

Hommes qui croyez lire au fond des yeux de femmes
La vérité secrète et fuyante des âmes,
Heureux amants naïfs, tranquilles d'ignorer

Ce qui, moins confiants, vous ferait tant pleurer,
Ah ! dites-moi, chercheurs émus de crépuscules,
Comment vous avez pu garder vos cœurs crédules ?
Moi, j'ai perdu la foi qui fait vos jours sereins,
Pour avoir observé de beaux yeux féminins
Avec une âme neuve et semblable à la vôtre,
Et vu tant de regards démentis l'un par l'autre.
Mais, quand même, je cède, amer et sans espoirs,
Au mystère attirant des yeux bleus, des yeux noirs.

III

N'est-ce donc pas assez que les mots nous tourmentent ?
Comment croire les cœurs si les plus beaux yeux mentent ?
Si ceux en qui le ciel a mis sa pureté
Preignent pour nous trahir des airs de vérité ?
Si les plus clairs, de par leur limpidité même,
Sont les plus dangereux, et sont ceux-là qu'on aime ?
C'est en vain qu'on les fixe et qu'on les fouille, ils ont
L'affreuse faculté de se faire cloison,
D'interposer entre eux et l'âme véridique
Comme un mur, contre quoi toute puissance abdique,
Comme un étrange mur fait de silence, ou bien
D'air bleu, mais à travers lequel on ne voit rien.

L'âme close

Nous avons commencé, lorsque nous nous aimions,
Par nous conter sans fin toutes nos actions,
Nos rêves les plus fous et nos moindres pensées ;
Puis, des choses se sont dans le vague effacées...
Sans jamais nous mentir, nous ne disions pas tout,
Nous ne nous contions plus nos désirs jusqu'au bout,
Et la prudente peur vint des choses écrites.
Nous nous sentions tout près, tout près d'être hypocrites.
Puis, nous prîmes parfois un air indifférent,
Comme un masque divers qu'on quitte et qu'on reprend.
Et depuis, sans savoir, comme on se laisse vivre,
Notre âme à peine lue est close comme un livre.

Souvenir

Au chœur des merles bruns sifflotant dans les bois
Elle a mêlé son chant de bonheur et la brise,
Jusqu'au rivage d'or où la vague se brise,
A porté les accents de sa joyeuse voix.

Et moi j'ai revécu les heures d'autrefois...
Et, comme des parfums qu'on respire à l'église,
Des souvenirs d'amour dont l'être entier se grise
Ont consolé mon cœur où tout pleure, parfois.

Il faut si peu de chose : une chanson de joie,
Une feuille séchée, un fin cheveu de soie,
Pour découvrir au cœur un coin de son passé.

Et cet hymne d'espoir sous le dôme sonore
De la forêt dont l'air doit en vibrer encore,
M'a fait plaindre, en sa paix même, le trépassé.

Les mots d'amour

Les mots d'amour ne meurent pas,
Ils vivent au fond des mémoires
Comme les anciennes histoires
Qu'enfants, on nous contait, tout bas.

Ils sont les souvenirs des heures
Dont les regrets sont les moments ;
Parfois, ils en sont les tourments
Et blessent les âmes meilleures.

Car plus d'une, au jour des aveux,
Prenant pour témoin l'hirondelle,
Jura qu'elle serait fidèle
Et ne ferait qu'une de deux.

Elles ont trahi ! Pauvres âmes,
Leur amour, c'était l'amitié...
Mais les mots d'amour, sans pitié,
Les brûlent ainsi que des flammes !

Car – tristesse ! – ils ne meurent pas,
Ils vivent au fond des mémoires
Comme les anciennes histoires
Qu'enfants, on nous contait, tout bas.

Dernière flamme

Vaguement, en mon cœur, je sens que se rallume
Mon amour, comme un feu de lampe dans la brume.
C'est un charme qu'on prend pour quelque souvenir
Qui dans l'âme, d'abord, peut tout entier tenir.
Et la lampe bientôt en étoile se change,
Et répand des rayons dont la brume s'effrange.
Et c'est moins qu'une ivresse et c'est plus qu'un frisson...
Mon âme est pleine et chante une ancienne chanson.
Et puis, c'est un soleil en sa clarté première,
Qui verse à grands flots d'or sa divine lumière !
C'est l'extase ! mon cœur déborde ! je suis fou !
De l'harmonie en moi tombe, je ne sais d'où !

Peut-être que vos yeux m'ont regardé dans l'ombre,
Lorsque ce vieil amour percé de coups sans nombre
Expirait, et qu'il lui fallait, en sa langueur,
Boire aux regards par où s'écoule votre cœur.

Le tombeau

Pour avoir contemplé trop longtemps vos prunelles,
J'ai contracté l'amer regret d'être absent d'elles.

Et j'ai la nostalgie étrange d'un séjour
Dont mon esprit n'avait pas soupçonné le jour.

Je n'irai pas dormir sous la funèbre pierre :
Depuis toujours, j'ai pour linceul votre paupière !

Je suis couché, parmi d'autres silencieux,
Au noir tombeau d'oubli que m'ont creusé vos yeux.

Douleur

Ce soir, je me sens malheureux.
C'est qu'il a menti le beau songe !
Je m'exaltais en plein mensonge !
Ah ! comme j'en sors douloureux !

Je croyais, et c'était ma gloire !
J'espérais, c'était mon bonheur !
Et maintenant, j'ai dans le cœur
Le mal affreux de ne plus croire !

Je pleure, et ma main tremble un peu...
Demain, je serai triste encore.
Je verrai sans plaisir l'aurore
Et sans plaisir l'infini bleu...

Quand on souffre par une femme,
Sans espoir d'être consolé,
On ne voit, d'un œil désolé,
Que le ciel sombre de son âme...

Mauvaise obsession

Certes, l'amour humain est mêlé de douleurs ;
Jamais sur lui le cœur en paix ne se repose ;
Il s'égare, il se trouble, et pour bien peu de chose
Son calme et doux sourire, hélas ! se change en pleurs.

L'œuvre d'un jour détruit des ans de quiétude,
Et l'angoisse se plante en nous comme un couteau !
Fou de chagrin tenace, on ne songe bientôt
Qu'à la mort nous prenant dans son étreinte rude !

On voudrait oublier : on ne fait que penser
Plus douloureusement à celle que l'on aime ;
Elle nous apparaît sans cesse, et d'elle-même
S'impose au souvenir dès qu'on la veut chasser !

Avec l'écroulement de ce bonheur fragile
La joie est morte. C'est fini. Tout est perdu ! –
Jusqu'à ce que par Dieu le bonheur soit rendu,
Et que l'amour éteint revive un jour, et brille !

Les amitiés

Mes yeux sont fatigués de lire.
Mon cœur est triste et mon corps las.
J'attends quelqu'un qui ne vient pas...
J'aurais besoin d'un clair sourire.

J'écoute le vent froid bruire.
Une cloche sonne, là-bas.
Si j'entendais monter des pas !...
J'aurais tant de choses à dire !

Je pense aux chères amitiés,
Aux réconfortantes pitiés,
Aux regards, aux doux mots des femmes...

Elles seules savent guérir
Les langueurs des corps et des âmes,
Rien qu'à nous regarder souffrir...

J'attends. Le vent gémit. Le soir vient.

J'attends. Le vent gémit. Le soir vient. L'heure sonne.
Mon cœur impatient s'émeut. Rien ni personne.
J'attends, les yeux fermés pour ne pas voir le temps
Passer en déployant les ténèbres. J'attends.
Cédant au sommeil dont la quiétude tente,
J'ai passé cette nuit en un rêve d'attente.
Le jour est apparu baigné d'or pourpre et vif,
Comme hier, comme avant, mon cœur bat attentif.
Et je suis énervé d'attendre, sans comprendre,
Comme hier et demain, ce que je puis attendre.
J'interroge mon cœur, qui ne répond pas bien...
Ah ! qu'il est douloureux d'attendre toujours – rien !

II. Veilles du jour et de la nuit

I. La chanson des heures

L'horloge

À côte d'une horloge haute
Qui marque la fuite du temps,
Sans un écart, sans une faute,
Depuis des ans, des ans, des ans ;

Qui, dans le sommeil des demeures
Veille, et d'un balancier égal
Compte pour nous la mort des heures
À tout petit bruit de métal :

Une jeune fille est assise,
Comme triste d'entendre aller
Le temps de sa marche précise,
Sans jamais, jamais reculer...

Car la vieille horloge cruelle,
En son langage bref et franc,
Lui dit que le temps d'être belle
Passe, comme l'heure au cadran...

L'aube

C'est l'aube. Les oiseaux l'annoncent sur la branche.
La première clarté du jour, vaguement blanche,
D'un horizon s'étend, lente, à l'autre horizon.
À la ville, tout dort encor dans la maison.
Un filet rose, qu'un grand pan de ciel écrase,
S'élargit doucement, puis de pourpre s'embrase.
Au milieu d'une mare immense d'or sanglant
L'astre parait royal et monte rutilant.
Le jour est né. Des bruits circulent dans la rue.
Une hirondelle au ciel profond est apparue,
Pendant que tout s'éveille et que vibre, lointain,
Le premier *angelus* en l'air frais du matin.

Le matin

Matin de lent brouillard monotonement gris.
Les arbres bourgeonnants se dressent amaigris
Et vagues, comme s'ils étaient l'ombre d'eux-mêmes.
Le cercle rétréci des froids horizons blêmes
Étreint, comme un collier prodigieux de bras,
Les toits mouillés et nus qui se tassent en bas.
Le vent brusque renverse aux maisons embrumées
Le panache mouvant des légères fumées.
Et du gris sur du gris comme une cendre pleut...
Et pris d'un vain regret de soleil et de bleu,
Je rêve, le front triste et lourd de somnolence,
Que l'azur en l'espace élargi recommence...

Midi

Midi. L'air est pesant du soleil qui l'éclaire.
Le passant accablé dont le pas s'accélère
Aux tintements rieurs ou sourds des *angelus*,
Poussant vers le ciel bleu des soupirs superflus
Et s'épongeant le front mouillé de sueur fine,
Regagne le foyer où l'ombre se confine.
Une femme parfois passe, l'ombrelle en main,
Le visage empourpré du naturel carmin
Que le soleil dépose en la baisant aux joues.
Dans l'air alourdi monte un bruit lointain de roues.
Puis un silence chaud que n'adoucit nul vent,
Tombe comme un suaire épais sur le vivant.

Vespérales

I

Comme sont morts les preux, dans la gloire et le sang,
Au soir du jour frappés au cœur d'un fer puissant,
Le soleil, chevalier bardé d'or qui s'irise,
Dans le champ de l'azur, tout sanglant, agonise.
De son sein, à longs flots jaillit la pourpre en feu,
Qui coule, se propage et s'épand dans le bleu
Comme un golfe profond que le soir violette,
En avançant à pas lents d'ombre qui halète.
Tout là-bas, un petit nuage rose court,
Flocon que fouette un vent dans le ciel qu'il parcourt ;
Tandis qu'à l'Occident s'efface la féerie,
La nuit sur elle ayant tiré sa draperie...

II

C'est le soir. Au jardin nulle aile ne voltige.
Chaque fleur endormie est droite sur sa tige.
Les grillons sont muets, sous les herbes tapis,

Et les vents fatigués semblent tous assoupis.
Même la brise au souffle à peine perceptible
Qui fait frémir la feuille à la branche flexible,
Sommeille, et l'onde fraîche est tranquille au bassin
Où le jour les oiseaux vont boire, par essaim.
Précédant le lever des étoiles, la lune
Apparaît pleine et pâle au fond de l'ombre brune,
Et du calme jardin qui soudainement luit,
Un lent parfum s'élève et plane dans la nuit.

Nocturnes

I

Le vent mélodieux chante dans les pins sombres
Dont les larges bras noirs bougent parmi les ombres.
Le ciel s'est étoilé lentement. La forêt
Voit mille yeux bleus s'ouvrir sur son dôme discret,
Et, sur le sol moelleux que vêt la feuille brune,
Luire de fins rayons et des flaques de lune.
Parfois vibre un bruit d'aile, et furtif, égaré,
Un oiseau somnambule apparaît, effaré.
Le soir tendre en chantant, doux comme une âme blanche,
Baise et fait frissonner chaque nid sur la branche.
C'est grand comme la nuit et frais comme elle encor.
Et je songe à Vigny, quand éclate le cor !

II

La nuit mystérieuse éveille en nous des rêves,
De beaux rêves rêvés le long des jaunes grèves,
Qui s'élèvent aux clairs de lune familiers

Comme les papillons nocturnes par milliers.
Lourds encor du sommeil dont leurs ailes sont pleines,
Ils montent incertains vers les lueurs sereines
Et disparaissent. Puis, d'autres essaims bientôt
Les joignent, qui s'en vont se perdre aussi là-haut...
Mais le ciel nous les rend, le grand ciel magnanime,
Car il sait que le cœur souvent le plus sublime
Doit à quelque vieux rêve obstinément rêvé
Sa force, et qu'il mourrait s'il en était privé.

III

La lune a mauvais teint ce soir, la lune est jaune.
Elle ne charmera pas cette nuit le faune
Qui danse à sa lueur, autour des troncs moussus.
Tous les hôtes joyeux des bois seront déçus.
Les oiseaux familiers blottis dans les ténèbres,
À sa clarté n'auront que des songes funèbres.
Ah ! Madame la Lune, avec vos traits flétris
Vous ne réjouirez que les chauves-souris !
Mais peut-être aurez-vous sur le cerveau de l'homme
Une influence heureuse, et, durant son long somme,
Pour changer le plomb noir qui l'avilit encor,
Voudrez-vous lui verser au cœur des rayons d'or...

IV

Ô Lune, qui ce soir a l'air d'une malade,
Lune pâlement bleue, astre cher au nomade,
Lampe d'or du poète et soleil des hiboux,
Ô Lune ! qu'as-tu donc à pleurer comme nous !
Car ce sont bien tes pleurs, Lune triste et superbe,
Qui perlent au matin à la pointe de l'herbe...
Lune languide et blême, en ton beau ciel de nuit
Être hantée ainsi d'un indicible ennui ;
Au vaste paradis des divines étoiles
Gémir comme une femme éplorée en ses voiles !
Ah ! Lune, nous pouvons nous lamenter un peu
Quand tu pleures, si haut, nous, si loin du ciel bleu !..

Les lucioles

Dans l'affolement de leurs courses,
De petites mouches de flamme
Semblent jaillir des noires sources
En resplendissants rayons d'âme ;

C'est que, dans les reflets d'étoiles,
Traçant sur l'eau des auréoles,
Comme des filaments de voiles
En feu, passent les lucioles.

Elles disparaissent dans l'ombre
Avec les morts et les fantômes ;
Puis, soudain, surgissent du sombre
Comme de lumineux atomes...

Et longtemps, sans lasser leurs ailes,
Éprises de courses frivoles,
Le long des heures solennelles
Passent les blondes lucioles.

La musique des yeux

La lune se leva dans le ciel vaste et clair
Et l'espace bleuit, comme sous un éclair.

Pas un nuage. Rien que les étoiles vagues,
Aux feux atténués et doux de vieilles bagues.

Et c'était beau ! Plus beau qu'un rêve de vingt ans,
Plein de Dieu, plein d'amour, plein des fleurs du printemps.

Les notes, ces rayons éblouissants ou pâles
Jaillis en frissons vifs de saphirs et d'opales,

Les accords, ces couleurs, et leurs vibrations,
Ces reflets aux milliers de variations,

Mariaient leurs accents dans la nuit agrandie,
Et c'était une exquise et lente mélodie !

Les yeux ont leur musique et, dans le ciel profond,
Ce sont les astres d'or et d'argent qui la font.

J'écoutai bien longtemps chanter le ciel splendide,
Et puis, je m'endormis l'âme émue et candide...

À la lune

I

Quand la lune au ciel noir resplendit claire et ronde,
Le vers en mon cerveau comme une eau vive abonde.
Il coule naturel comme une source au bois,
Avec des sons fluets de flûte et de hautbois
Et, souvent, des accords doux et mélancoliques
D'harmonium plaintif et de vieilles musiques.

La lune verse au cœur sa blanche intimité
De rêve vapoureux où passe une beauté,
Et dans les chemins creux où la fraîcheur s'exhale
Ajoute aux flaques d'eau quelques mares d'opale,
Où l'on voit quelquefois se noyer éperdu
Un insecte ébloui dans de l'astre épandu.

Mais elle qui parait pour toujours endormie,
Apaisée à jamais dans la grande accalmie,
Est si puissante encor qu'elle émeut l'Océan
Et fait frissonner l'homme aussi dans son néant.
Elle rend plus hardis les jeunes gens timides
Et plus près de l'amour la vierge aux yeux candides.

Tu n'es pas morte, non ! chère clarté des soirs
Qui trembles sur les lacs comme sur des miroirs !
Et le cerf altéré qui boit à l'onde claire
En même temps que l'eau boit aussi ta lumière ;
Tu circules en lui comme un sang plus divin,
Car on n'absorbe pas de la splendeur en vain !

Le vaste ciel poudré d'étoiles d'or scintille.
Quelqu'un dans l'ombre, en bas, attend qu'un rêve brille.
La Lune bienveillante au sourire d'argent,
Aide en son pur labeur le poète songeant,
Et tendrement, le long de ses rayons sublimes,
Laisse glisser des vers chantants aux belles rimes.

Ô Lune ! quel mystère habite en ta clarté,
Et quel pacte te lie à notre humanité ?
Toi pour qui les anciens vivants eurent un culte,
Tu fais régner sur nous ton influence occulte ;
Et ton charme attirant fait même, comme un jeu,
Tourner les papillons des nuits dans ton feu bleu !

II

Quand tu parais, les soirs bénis, à ma fenêtre,
Ta lumière lointaine et vague me pénètre,
Et je me baigne en toi ! Transfigurant ma chair,
Tu me fais pur et beau, surnaturel et clair ;
Et je suis comme un dieu tout imprégné de lune,
Participant ainsi qu'un astre à la nuit brune !
Oh ! l'heure incomparable et la divine nuit !
Où donc l'amer chemin ? Où donc le morne ennui !
La souffrance est passée, et ma joie est profonde
De goûter ici-bas la paix d'un autre monde...
Je ne me livre pas au néant du sommeil,
Et j'attends l'heure triste où viendra le soleil...

III

Changeante Lune ! Un soir, au ciel couleur d'ardoise
Tu montas rouge ainsi qu'un énorme tison ;
Et petit à petit, en laissant l'horizon,
Tu pris une nuance exquise de turquoise.

Une autre fois, ce fut comme une boule d'or
Que masquait par moment un passager nuage ;
Et puis tu redevins la Lune au bleu visage,
La Lune habituelle et que je vois encor.

Un lourd après-midi de juillet, tu fus blanche
Comme une immense hostie apparue en l'azur ;
Tu fondis, tel un peu de neige au soleil dur,
Et l'on ne revit plus ta face qui se penche...

IV

Quand tu pleus en reflets sur les grands arbres verts,
Les oiseaux endormis que tu trempe d'opale
Doivent songer à Toi, Lune adorable et pâle,
Pénétrés de bien-être en leurs abris divers.

Leur petite âme frêle, inquiète et farouche,
Se pelotonne à l'aise en leurs chauds petits corps,
Quand tu luis ; chaque oiseau craignant les mauvais sorts
Fait sa prière à Toi, Lune, quand il se couche.

Et tu veilles sur l'homme autant que sur le nid,
Du haut de ta demeure inaccessible et sombre ;
Car le mal, ce complice ordinaire de l'ombre,
À dû craindre souvent ton regard infini.

Ô Lune ! jusqu'à toi permets que je m'élève !
Je rampe plein d'ennui ! Jette-moi des rayons,
Que je m'en serve ainsi que de bleus échelons
Pour suivre dans l'éther, ton domaine, mon rêve !

II. La chanson des mois.

Stances

Il est des jours de brume où nul astre ne luit,
Où le vaisseau sur mer, aux vents des destinées,
Comme un grand monstre noir qui fend du front la nuit,
File sans savoir où, les vergues inclinées.

Au cœur, cet océan que nul n'a pu sonder,
Il est des jours brumeux que nul soleil n'éclaire,
Où l'amour, ce navire inquiet de tarder,
Subit les lourds assauts des vagues en colère.

Il est des jours luisants de soleil printanier,
Où, glissant sur la mer plane qui brille toute,
Vers le port où finit le voyage dernier
Majestueusement le vaisseau suit sa route.

Au cœur, où l'amour creuse en paix son clair chemin,
Il est des jours sereins dont profite la voile,
Certaine de toucher le but cher dès demain :
Où, la nuit, chaque flot réfléchit une étoile !

Mars

Le jour est doux, l'air bleu. C'est encore l'hiver.
Le dernier mois de neige et de vent froid expire.
Déjà, dans l'atmosphère apaisée on respire
Comme un avant-coureur parfum de printemps vert.

La lumière s'attarde au livre grand ouvert
Où gît l'âme de Goethe, Hugo, Dante ou Shakespeare ;
Et le rêveur, que tant de clarté vive inspire,
Se prend à te chérir d'avance, ô beau soir clair !

Janvier et février furent, comme décembre,
Des mois féconds. Le songe habita notre chambre ;
Nous avons fait des vers intimes, pour nous seul.

Mais demain, élevant la voix au ciel sans voiles
Et sortant de soi-même ainsi que d'un linceul,
Notre âme va crier son amour aux étoiles !

La chute

Le soleil, en l'azur d'un ciel pur et nouveau
Dont le bleu printanier de lumière ruisselle,
Monte royalement, et sa vaste étincelle
Allume un feu de joie au fond des flaques d'eau.

La neige amoncelée au toit luisant et haut,
Où s'épand longuement la flamme universelle,
S'affaisse, se dissout, et, parcelle à parcelle,
Tombe et coule au trottoir qui la glisse au ruisseau.

Alors, de sa blancheur magnifique déchue,
Selon la pente et le caprice de la rue,
Elle va se mêlant et se souillant à tout.

Mais, parfois, un rayon, quand le soleil se couche,
Comme pris de pitié généreuse, la touche,
Et c'est de pourpre et d'or qu'elle roule à l'égout.

Avril

J'entr'ouve mon cœur au printemps qu'il fait.
Le soleil d'avril entre à pleine porte.
La lumière apaise, elle reconforte
Comme une musique au rythme parfait.

Tout s'endort qui souffre et se tait qui pleure.
L'espérance monte avec le soleil.
Comme du lointain d'un profond sommeil
Le rêve se lève en nous, pour une heure.

L'azur est si bleu, si doux au regard,
Si limpide l'air, si fraîche la brise...
On se croit entré soudain dans l'église,
Tant le jour est né pur de toute part.

Et l'encens des fleurs prochaines s'annonce
Par la tiédeur vague et fine du temps.
Et ma bien-aimée, ô subtil Printemps,
Est là qui sourit, tendre et sans réponse...

Au soleil

Avril à l'air léger, sonore et lumineux,
Fait passer sur la rue où fume un peu de glace
En vibrante fumée incolore et fugace,
Le vent qui penchera les rosiers épineux.

Le soleil, boule d'or au ciel vertigineux,
Impatient d'atteindre à sa plus haute place,
Monte, et le vent devient plus tiède sur la face ;
La neige fond au pied des sapins résineux.

Monte, divin soleil, afin que tout renaisse !
Rends au cœur épuisé le sang de sa jeunesse,
Comme tu rajeunis la sève des vieux bois !

Monte ! fleuris la terre, épanouis les âmes !
Ô source de vigueur, monte afin que je sois
Plein de force et d'amour, comme toi plein de flammes !

Mai

Aux arbres les premiers bourgeons
Sont gonflés de feuilles futures ;
Déjà les branches sans murmures
Voilent un peu les horizons.

Les rameaux bercés par la brise
S'entrecroisant noirs sur l'azur,
Découpent en l'espace pur
Comme des verrières d'église.

Et la montagne, sur ses bords,
Conserve encor des taches blanches
Qui luisent à travers les branches,
Derniers vestiges des jours morts...

Demain, masquant sa roche inerte
Et voyant l'herbe au sol verdier,
La montagne va revêtir
Une robe exquisement verte.

Tout sera vert aux champs d'odeurs,
Vert et blanc dans les vergers proches
Où, balancés comme des cloches,
Les pommiers porteront des fleurs.

Vert et blanc : tes couleurs premières,
Ô mois d'éclosion, ô mai,
Mois de frais soleil, mois charmé
D'oiseaux et de neuves lumières !

Renouveau

Les bourgeons sont gonflés de sève printanière.
Dans sa robe, la feuille aujourd'hui prisonnière
Éclatera demain verte et nue au soleil,
Comme en sa chrysalide éclos, des le réveil,
Un papillon s'élance à la lumière douce.
L'herbe neuve ressemble à de la haute mousse,
Tant elle est fine et court en tapis sur le sol.
L'azur est lumineux, tiède et propice au vol
Des oiseaux délassant avec des cris leurs ailes ;
C'est le retour des jours féconds, des hirondelles,
La résurrection ardente après la nuit
De l'éternelle vie, en herbe, en feuille, en bruit.

Les arbres

Les bons arbres qui font de l'ombrage à la terre
Ont des frémissements de feuilles infinis,
Quand les petits oiseaux, à la saison des nids,
Viennent se confier, furtifs, à leur mystère.

Leur verte frondaison au parfum salubre
A la sécurité des asiles bénits,
Et leurs bras protecteurs, trop vite dégarnis,
Bercent patiemment la famille légère.

Quand après bien des jours, quand après bien des nuits,
Quand après les fureurs des orages enfuis,
Les arbres voient au bord des nids battre des ailes,

Oh ! comme ils sont heureux d'envoyer par les airs
Tant de joyeuses voix chanter dans les cieux clairs,
Les arbres aux douceurs graves et maternelles !

Juin

Mois des roses, splendeur des jardins refleuris ;
Clairs lilas égrenant au vent leurs grappes mûres ;
Sève grasse qui monte épaissir les ramures ;
Essais d'ailes, avec de joyeux petits cris ;

Parfums, soleil, azur, abeilles ; frais abris ;
Vents doux ; ruisseaux d'argent ; mélodieux murmures ;
Fleurettes qui seront des fruits : cerises, mûres ;
Ombre verte des bois ; sentiers ; rêves repris...

Ô juin prodigieux ! ô juin riche et superbe
Qui fais frémir aux champs les jeunes blés en herbe
Et les grands nénuphars flotter sur l'eau qui dort,

Avec l'aide du ciel souriant et de l'onde,
Tu tiendras ta promesse, ô mois d'ardeur féconde,
Ta promesse de pain, de fruits et de miel d'or !

À l'été

Bel Été, mûrisseur de fruits délicieux,
Qui, sur l'or des rayons brûlants, descends des cieux
 Jaunir les jeunes blés du monde,
Sois propice aux moissons qui frémissent au loin,
Et que ton vent chargé d'une odeur de sainfoin
 Leur porte et leur partage l'onde.

Aux troupeaux somnolents qui ruminent, couchés
À la lisière d'ombre où des arbres penchés
 Adoucissent l'heure accablante,
Ménage l'herbe tendre et fais qu'à l'abreuvoir
Abonde l'eau luisante, où se mire le soir
 La grande lune bleue et lente.

Dispense également ta chaleur aux champs blonds ;
Que la gerbe fourmille au gré des bras féconds,
 Nus sous l'ardent soleil qui brûle ;
Que tous les paysans qui travaillent, hâlés
S'en retournent joyeux, au repos appelés,
 Chantant clair dans le crépuscule.

Été, sois bon surtout aux hommes. Garde-leur,
Pour que leur sang soit jeune et bouillant, ta chaleur :
 Épargne-leur tes folles fièvres,
Afin qu'ils n'aillent pas, pleurant leurs vains efforts,
Irrésistiblement se brûler âme et corps
 Aux feux mortels des belles lèvres !

L'été des arbres

C'est la fin de l'été. Ployant sous les fruits mûrs,
Les arbres qu'a gardés l'enceinte des vieux murs
Épuisent la suprême sève.

Après leurs fruits juteux, leurs feuilles tomberont,
Puis, las et satisfaits, tous ils s'engourdiront
Dans l'immobilité du rêve.

Ils auront bien rempli leur tâche, ayant fleuri
La fleur, veillé le fruit jeune, l'ayant nourri
Du sang qui bout sous leur écorce,
Ayant pour affermir les fibres de sa chair
Donné ce qui circule en leur flanc de plus cher :
Toute leur fraîcheur et leur force.

Puis, ayant confié leur enfant au soleil
Pour que ses chauds rayons fassent son teint vermeil,
Plaisant aux yeux comme à la bouche,
Ils se laisseront tous par l'homme dépouiller,
Tranquilles, et sentant dans leur cime fouiller
Une main avare et farouche...

Chers arbres, qui toujours faites votre devoir,
Lorsque vous serez vieux et près de votre soir,
 Rongés des insectes sauvages,
Avant qu'en vos troncs gris la hache ait pu crier,
Je crois que le bon Dieu ferait bien de créer
 Un paradis pour les bons arbres sages !

Sur les toits

Tout vibre lumineusement.
Sur les graviers des toits qui penchent
Les rayons à grands flots s'épanchent,
Poudrés d'or et de diamant.

Des pigeons gris aux pattes roses
Roucoulent, et se rengorgeant,
Étalent en toutes les poses
Leurs cols moirés d'iris changeant.

Imitant le ruisseau dans l'herbe,
Sur l'azur vif un petit vent
De fumée apparaît souvent
En ondulation superbe.

Des clochers longs montent en l'air ;
Des arbres, bercés par la brise,
Sur un mur de soleil tout clair
Balacent leur fine ombre grise.

Et loin, jusqu'au bout du regard,
Des toits bas, des toits hauts se pressent,
Comme des vagues qui s'abaissent
Et s'élèvent de toute part.

Et sans répit, droit sur les êtres
Pleuvent les violents rayons
Dont s'éblouissent les fenêtres,
Qui semblent les yeux des maisons.

Les saules

Il fait beau. Midi chauffe l'herbe.
L'ombre des maisons s'attiedit.
Et le grand soleil d'or superbe,
Plus lent dans l'azur, s'alourdit.

Pesant sur l'air tout bleu qu'il brûle
Et refoule, on dirait, vers nous,
L'astre mourant du crépuscule
Au midi nous veut à genoux.

Il nous pèse sur les épaules
Et nous met son feu dans le sang...
Oh ! le frais ombrage des saules,
Triste, endeuillé, mais frémissant !

En frissons de printemps, il passe
Nous allégeant l'âme et la chair,
L'ombrage saturé d'espace
Où flotte une fraîcheur de mer.

Comme ils sont bons les maigres saules,
Pour les vivants et pour les morts !
Arbres aimés des nécropoles
Où n'entrent jamais les remords !

Que sous votre garde, bons arbres,
Je dorme pour l'éternité ;
Vous valez bien mieux que les marbres,
Trop froids en leur rigidité.

Les oiseaux dans votre feuillage
Sans peur viennent bâtir leurs nids ;
Vous parlez moins du grand voyage
Que les marbres et les granits.

Le frais qui tombe de vos branches
Contient quelque chose de ceux
Dont nous aimâmes les mains blanches,
Dont nous adorâmes les yeux !

C'est pourquoi la mélancolie
De vous semble en nappe pleuvoir...
Gardiens des tombes qu'on oublie,
Qui peut ne s'attrister à voir

Trembler vos longues silhouettes
Ainsi que de verts souvenirs,
Vous, les monuments des poètes
Que tueront les durs avenirs !

Oh ! le frais ombrage des saules,
Triste, endeillé, mais frémissant,
Lorsque midi, sur les épaules,
Lourd du soleil incandescent,

Pèse comme une épaisse chape,
Et que de l'esprit angoissé
Nul penser ailé ne s'échappe
En un vol clair et cadencé !

La fin de l'été

Le vif soleil d'août par les rues
Déverse ses vagues de feu
Lentement depuis l'aube accrues,
Et dont resplendit le ciel bleu.

L'accablement de l'air qui brûle
Ralentit le pas des passants ;
À peine un petit vent circule
Dans les feuillages bruissants.

Les pauvres bêtes résignées
Qui traînent d'énormes fardeaux,
Souffrent des mouches acharnées
Piquant leurs narines, leur dos.

Pour activer leur marche lente,
Parfois un homme au cœur de fer,
D'une main rude et violente
Blesse d'un coup de fouet leur chair.

De lumière ardente brûlée,
L'herbe au bord des trottoirs jaunit,
Et dans l'arbre à claire feuillée
Se démembre le premier nid...

L'Été se meurt ! Salut, Automne !
Salut, triste et chère saison
D'intime douceur monotone ;
Je vais rentrer dans ma maison.

Écoutant pleuvoir sur la ville
Inclinée au calme sommeil,
Je me sentirai plus tranquille,
Le cœur encor plein de soleil !

Dans l'ombre égale de ma chambre
Où tant de rêves sont éclos,
J'écouterai venir Septembre
Et frapper à mes volets clos.

Et j'ouvrirai ! – Salut, Automne !
Salut, triste et chère saison
D'intime douceur monotone :
Entre, la paix de ma maison !

Chante-moi ta chanson berceuse,
Vieil hôte toujours attendu,
Et rends à mon âme songeuse,
Automne, son bonheur perdu... !

Septembre

Soirs qui viennent plus tôt du ciel plus bas : septembre ;
Première effeuillaison des choses vers le sol ;
Premier exode ailé dans l'innombrable vol
Parti des arbres, en essaims de pourpre et d'ambre ;

Premier retour au livre oublié dans la chambre ;
Seuls vrais repos plus frais sur l'oreiller plus mol ;
Apaisement profond des sens, que l'Été fol
Exaspéra ; bonheur vague de chaque membre...

Automne cher ! saison propice au souvenir,
Comme un vieil air joué dans l'âme allant finir !
Je ne t'ai pas toujours goûté, je m'en étonne ;

Puisque aujourd'hui, pareils en mes regrets nombreux,
Pour me sentir le cœur déçu moins malheureux,
Il me suffit d'un peu de musique et d'automne.

Octobre

I

Dans l'assoupissement vapoureux du jour gris,
Tout est silence ; les oiseaux n'ont pas de cris.
Il pleut une tristesse immense sur la ville.
On se croirait soudain isolé dans une île...
Pas de vent. Une attente a suspendu tout bruit.
L'automne de bien loin nous arrive aujourd'hui...
Et je songe, attristé par le destin des choses,
Aux fleurs dernières dont les corolles décloses
Tombent, sans qu'un rayon aussi doux que leur miel
Ait apaisé leur soif éternelle de ciel.
Les ailes au départ ne se sont pas ouvertes,
Et les mousses des bois frileux sont encor vertes...

II

Serait-ce aussi l'automne au jardin bleu du ciel ?
Là-haut, sous quelque vent destructeur et cruel,
Les étoiles, fleurs d'or, seraient-elles fanées ?

Mes prunelles, en vain par l'éther promenées,
Ne voient plus leurs petits calices tout en feu,
Dans la brise du ciel toujours tremblants un peu...
Obscur est le jardin, désertes les allées.
Les fleurs qui l'animaient s'en sont toutes allées.
Car Octobre, arrivant quand tout est préparé,
Quand le lys mûr s'est de sa tige séparé,
A dû venir, ayant les nuages pour voiles,
À grands coups de rateau ramasser les étoiles !

III

Le soir d'automne est doux. Le soir d'automne est triste...
Ah ! comme mon ennui se réveille et persiste,
Plus vorace d'avoir un long été dormi !
Sous ce ciel ténébreux qui ne m'est plus ami,
Sous toutes ces splendeurs pour longtemps éclipsées,
Qui donc rendra mon âme à ses chères pensées ?...
– Beau soir d'automne qui fais luire, frais et pur,
Ta claire floraison d'étoiles dans l'azur ;
Ô toi qui viens parfois, quand la saison s'achève,
Rendre une volupté triste à mon dernier rêve,
Mets tes astres, parais, mélancolique soir,
Et brille, comme au fond du cœur un grand espoir !

Jour d'automne

Ce jour a l'air d'un long crépuscule oublié.
L'heure lasse, comme un oiseau blessé, s'éploie.
Dans les arbres le vent passe en un bruit de soie.
Feuille à feuille s'abat l'orgueil du peuplier.

Montant, oblique et noire, à ce grand ciel brouillé,
Une lente fumée au lointain morne y noie
L'intermittent rayon que l'heure triste envoie,
Pâle, terne et transi, d'éther moite mouillé.

Tout parait assoupi. Le fracas de la roue
S'éteint vite, à moitié retenu par la boue.
Le silence s'épand comme un premier sommeil.

La pensée avec peine, en geignant, se soulève,
Et regarde où pourrait bien renaître un soleil
Dans cet air trop épais pour l'aile et pour le rêve.

Feuilles mortes

I

Une, lente, est tombée. Une autre. Une autre encor.
Le vent commence à charrier des feuilles d'or.
L'ombre des arbres fuit le long des avenues ;
Les branches laissent voir chaque jour plus de nues.
Les oiseaux familiers y montent moins souvent,
Étant moins à l'abri des regards et du vent.
– L'attristante, jolie et poétique pluie !
À la regarder choir jamais on ne s'ennuie.
De toutes les couleurs, de tous les mouvements,
Le prisme entier chatoie en ses déroulements,
Et c'est, dans la diversité de ses féeries,
Un vol éblouissant de riches pierreries !

II

À voir tourbillonner les feuilles dans l'espace,
Comme les jours humains au vent du temps qui passe ;
À voir les bois muets et les branches sans nids,

Comme des cœurs en proie aux vides infinis ;
À voir le ciel de pluie où l'immensité pleure,
Comme, par deux beaux yeux, l'âme qu'un amour leurre ;
À voir s'évanouir les fleurs sur le sol noir,
Comme dans nos esprits le rêve après l'espoir ;
À voir la fin de tout ce qui luit et rayonne,
De tout ce qui dans la lumière papillonne,
J'éprouve je ne sais quoi de dur, de brutal,
Comme si je m'en retournais à l'hôpital...

La bonne saison

Les oiseaux sont partis et les feuilles sont mortes.
Seul, le saule persiste en son ombrage encor...
Au sifflement aigu de la bise qui mord,
Le citadin frileux clôt avec soin ses portes.

Narguant le vent d'automne et ses contraintes fortes,
Qu'on est bien près du poêle, où bientôt l'on s'endort
Regardant les tisons flamber, de pourpre et d'or !
Il semble qu'on soit plein d'aises de toutes sortes !

C'est alors qu'on chérit la morose saison
Qui fait goûter le charme exquis de la maison,
De la lampe, du livre et du sommeil tranquille...

Et qui fait oublier le doux plaisir du feu,
Lorsqu'on voit en novembre, incroyablement bleu,
Un beau ciel de printemps s'arrondir sur la ville !

Il pleut

Jour gris d'automne. Il pleut des strophes ;
Poètes, tendez vos corbeilles :
Vos cœurs meurtris aux catastrophes,
Et saignant des gouttes vermeilles !

Tendez vos cœurs : il pleut des vers
Entre-choquant leurs rimes d'or !
Oh ! tendez-les tout grands ouverts !
Qu'il pleuve donc ! Qu'il pleuve encor !

Il pleut des cadences nouvelles
Berceuses d'espérances folles,
Des cadences aux doux bruits d'ailes,
Qui parlent comme des paroles !

Poètes, frères malheureux,
Le ciel aujourd'hui prend pitié
De tous vos chagrins douloureux,
Et vous prouve son amitié.

Poètes qui faites la chasse
À l'idée, aux phrases parfaites
Où le mot précieux s'enchâsse
Comme un rubis dans l'or ; poètes,

Tendez vos cœurs : il pleut des vers
Entre-choquant leurs rimes d'or !
Oh ! tendez-les tout grands ouverts !
Qu'il pleuve donc ! Qu'il pleuve encor !

Le vent

Le vent passe entraînant des feuilles avec lui,
Nous caressant les mains, nous baisant au visage ;
Rapide, il vole et tout frémit sur son passage ;
Il va, soufflant, geignant, hurlant, faisant grand bruit.

Il va, courbant la branche et détachant le fruit ;
Il va, poussant les flots heurtés vers le rivage ;
Il va, le vent frivole, énergique et sauvage ;
Il passe, et des débris roulent au sol ; il fuit.

Il va. La girouette au pignon tourne et grince,
Folle, de l'Est au Nord ; et, sous la tuile mince,
Sifflant, il s'insinue et la fait palpiter.

Entre lui des instants naissent de paix profonde.
Tout, petit à petit, cesse de s'agiter...
Ainsi passe la gloire instable de ce monde.

Chanson grise

Puisque les branches sont nues
Tout le long des avenues,
Demeurons en la maison ;
Car dans notre chambre sombre
Est prisonnière un peu d'ombre
De la dernière saison.

Puisque les fleurs sont fanées
Et sous les pieds profanées,
Demeurons en la maison ;
Car dans notre chambre chaude
Comme un dernier parfum rôde
De la dernière saison.

Puisque les voix entendues
Des mésanges se sont tues,
Demeurons en la maison ;
Car dans notre chambre triste
L'écho des chansons persiste
De la dernière saison.

Puisque tout périt ou pleure
Au vent flétrissant de l'heure,
Demeurons en la maison ;
Car dans notre chambre grise
Le souvenir s'éternise
De la dernière saison.

Jour d'été en automne

Ce jour s'épanouit dans la tiède clarté,
Dernier bouton de rose au rosier de l'été.

Pour tout un jour la pluie abdique. L'on s'étonne
D'un sourire d'été s'allumant en automne.

C'est, sous une paupière abaissée à demi,
Un regard de soleil pas encore endormi.

C'est l'Été s'en allant – on voit sa robe claire –
Et, de regret, jetant un regard en arrière ;

Déjà loin sur la route infinie où l'on meurt,
La lumière la suit ainsi qu'une rumeur.

Puis, le silence et l'ombre. Et les oiseaux fidèles
L'escortent, cette dame accapareuse d'ailes.

– Alors, nous resterons dans la tristesse, nous,
Pleurant sur les départs de ce qui nous fut doux ?

Non ! Nous habituerons nos deux regards à suivre
Les papillons de neige au cœur des fleurs de givre...

Rêve de neige

Votre âme s'attriste en voyant l'automne
Pleuvoir du ciel gris en averse lente ;
Le front à la vitre au bruit monotone,
Vos paupières ont joint leurs cils tremblants.

Vous rêvez déjà, presque somnolente
Au rythme endormeur de l'eau qui chantonne,
Des premiers flocons de neige si blancs,
Afin que du blanc sur du noir détonne.

Qu'ils rêvent du clair dans l'ombre qu'il pleut,
Vos chers yeux pensifs au fin regard bleu ;
Ne les rouvrez pas : la chimère est brève !

Car il vous faudrait, en voyant glisser
La pluie à la vitre et le ciel baisser,
Reculer, hélas ! d'un peu votre rêve.

Ma vitre

Le soleil sur la neige éclate, sans la fondre,
Mais la vitre où le gel a ciselé des fleurs,
Perd son relief nacré sous l'effet des chaleurs ;
Tiges et fleurs bientôt ne peuvent correspondre.

Tout s'imprécise et se dissout pour se confondre,
Car le givre n'a plus ses neigeuses pâleurs ;
Comme une feuille d'eau mince il s'écoule en pleurs,
Ou, glissant par fragments translucides, s'effondre.

Tout au bas de la vitre, une bordure luit ;
Une goutte descend, une goutte la suit ;
L'humide ourlet, gonflé d'eau successive, crève...

Dans l'âme humaine, ainsi toujours se résoudra
En eau vaine la joie éphémère du rêve,
Que l'éternel espoir demain refleurira !

Effets de neige et de givre

I

Les arbres ont l'aspect de blancs marbres qui poussent
Au bord des blancs trottoirs et des toits blancs qui moussent ;
Il neige ! Tout se vêt de divine blancheur.
Pour couvrir le sol noir du vieux monde pécheur,
On dirait que la nue au vent se désagrège
Et tombe par milliers de flocons purs. Il neige !
Les champs, sur qui tout un long jour il a neigé,
Semblent lointainement des lacs de lait figé.
Dans les chemins ouatés où l'air froid souffle, il tinte
Une argentine voix de grelot, vite éteinte.
Et les petits enfants s'exclament, réjouis
Par le poudroïement clair du ciel de mon pays.

II

Un grain de neige fond en larme sur ma vitre.
Je referme mon livre au milieu d'un chapitre,
Pour regarder tomber la neige du ciel blanc,

Et la suivre en son vol tourbillonnant et lent.
Elle est molle, elle est vive, elle est fantasque et folle ;
Elle plane, elle flotte, elle vogue, elle vole ;
Elle est frivole et grave ; elle a, comme un rimeur
Sensible, de soudains revirements d'humeur,
Selon qu'un petit vent nonchalant se révèle
Ou qu'un souffle nouveau soudain la renouvelle !
Mais tout cela finit, pour elle comme lui,
Par de longs pleurs coulés et par de l'eau qui fuit...

III

Ma vitre, ce matin, est tout en feuilles blanches,
En fleurs de givre, en fruits de frimas fins, en branches
D'argent, sur qui des frissons blancs se sont glacés.
Des arbres de vermeil l'un à l'autre enlacés,
Immobiles, ont l'air d'attendre qu'un vent passe
Tranquille, mol et blanc. Calme petit espace
Où tout a le repos profond de l'eau qui dort,
Parce que tout cela gît insensible et mort.
Vision qui fondra dès la première flamme,
Comme le rêve pur des jeunes ans de l'âme ;
Espoirs, illusions qu'on regrette tout bas :
Sur la vitre du cœur, frêles fleurs de frimas...

IV

Par ces longs soirs d'hiver où, fatigués des livres,
Les yeux suivent l'effet sur la vitre des givres
Dessinant d'un pinceau lent et mystérieux,
Sous l'inspiration des grands vents furieux,
Des jardins, des forêts blanches et toujours calmes,
De fantastiques fleurs et de bizarres palmes, –
Ces soirs-là, comparant l'ombre qui rôde en lui
À la blanche splendeur des choses de la nuit,
Le poète isolé du monde, dans sa chambre,
Rêve à la grande paix des tombes de décembre
Et du linceul d'hermine amoncelé sans bruit
Qui, sous le ciel empli de clair de lune, luit...

Rondel sur la neige

La neige fine, fine, tombe
Du ciel hier profond et bleu,
Et dans la rue enflée un peu,
La neige par endroit surplombe.

La neige fine tombe. Il pleut
Comme un fin duvet de colombe.
La neige fine, fine, tombe
Du ciel hier profond et bleu.

Le teint du mendiant se plombe ;
Il gèle. Ah ! qu'on fasse du feu
Et qu'on héberge, au nom de Dieu,
Le pauvre, de peur qu'il succombe !
La neige fine, fine, tombe...

Croquis d'hiver

Pour la course au lointain, jeunes femmes coquettes,
Attachez à vos pieds les légères raquettes.

Les champs sont blancs à l'infini ; de toutes parts
Il neige. C'est le temps propice aux beaux départs.
Sous vos habits de laine épaisse, souple et chaude,
Ne sentant pas l'hiver, vous irez en maraude,
Passant les vergers nus et passant les maisons
Où la neige a planté de pâles horizons.

Et vous croirez pouvoir atteindre jusqu'au pôle !

Il neigera toujours du blanc sur vos épaules,

Et vos lèvres seront rouges comme un œillet !

Vous rirez de tomber, d'un beau rire complet !

Chacune sera gaie aussi de toute chose,

Et chacune sera rose comme une rose !

Sur le tapis fourré de molle hermine, au soir,

Lasses, vous reviendrez au foyer vous asseoir.

Belles d'avoir bu l'air ardent des étendues,

Ayant marché sur tant de blancheurs épandues

Dont vos yeux resteront pour longtemps éblouis,

Quelque nuit, vous aurez des songes inouïs

D'arbres blancs, de maisons blanches, de paysages

Exquisement givrés, beaux comme des visages !

Romance blanche

Il fait blanc, comme en un jardin de roses blanches
Et de lis purs, sur qui voguent des parfums blancs,
Où de blancs papillons aux vols légers et lents
Tombent infiniment en blanches avalanches...
Il fait blanc, comme en un jardin de roses blanches.

La ville semble toute éclore en marbre blanc,
Pour recevoir monsieur l'Hiver, vieillard magique,
Qui nous revient hâtif, doucement nostalgique,
Vêtu d'hermine, orné de givre étincelant...
La ville semble toute éclore en marbre blanc.

La rue étale au loin sa splendeur glorieuse
De rivière gelée en mirant la blancheur,
Sur qui des cygnes au plumage de candeur
Se seraient bien laissés mourir de mort heureuse...
La rue étale au loin sa splendeur glorieuse.

Les rythmes qui chantent

I. La chanson des autres

À un musicien

Que ne suis-je musicien
Pour chanter avec harmonie !
Pour exprimer mon rêve ancien,
Que n'ai-je ta langue infinie !

Si je dis ma joie ou mes maux,
L'expression trahit mon âme ;
Moi, je ne sais pas tous les mots,
Toi, tu connais toute la gamme.

Je n'ai qu'une note à la fois
Pour traduire ce que je pense ;
Toi, tout un accord sous les doigts,
Si tu veux, au clavier immense...

Mon art est fait pour te chanter !
Ne luttons pas une minute !
Je sais trop qui doit l'emporter
De ton orchestre ou de ma flûte !

Musique

Ô musique ! splendeur du bruit, gloire des sons !
Grande voix intégrale, expression suprême
Qui rend l'inexprimable et dis le sens extrême,
À tes accents subtils, charmés, nous frémissons !

Langue d'argent vieilli des anciennes chansons,
Langue de bronze et d'or : carillon du baptême,
Langue d'airain par qui la révolte blasphème,
Te Deum, Marseillaise, ô vertige, ô frisson !

Que tu pleures funèbre ou chante triomphale,
Que tu souffles en brise ou grondes en rafale,
Je m'enivre de toi, comme d'un très vieux vin !

Et j'entends retentir, ô musique infinie,
Dans le clairon guerrier ou dans l'orgue divin,
L'âme éternellement sonore du Génie !

À l'harmonie

I

Voix céleste, Harmonie, infiltre tes extases
En mon âme bercée aux accords de tes sons ;
Divinise l'ivresse où vibrent tes chansons,
Dans les cœurs débordants d'amour, comme des vases.

Harmonie, ô nectar fait de pleurs ! ô frissons
Légers comme le soir les frôlements des gazes !
Soupirs, ris et sanglots ! Mieux que d'humaines phrases
Vos rythmes font un ciel du monde où nous passons !

Harmonie, est-ce toi l'ange aux battements d'ailes
Mélodieux, venu des voûtes éternelles
Pour apaiser le spasme affreux de nos douleurs ?

Harmonie, élevant l'âme jusqu'au délire,
Tu nous fais respirer des parfums de zéphyre
En tes chants embaumés aux calices des fleurs !

II

Je t'aime, ô sainte voix où parle le génie !
Gloire de l'art divin en rythmes s'épanchant,
Tu fais frissonner l'ange et gémir le méchant
En tes bonheurs profonds et tes pleurs d'agonie !

Vibrations d'amour de la Lyre infinie,
Lumière de beauté dont le soleil couchant
N'est qu'un reflet, zéphyr qui n'émet d'autre chant
Que les échos ravis à l'Olympe, Harmonie !

Dieu de chaque poète, ivresse des amants,
Sons d'or tombés des cieux comme des diamants,
Qui nous éclairent l'âme ainsi qu'un flot d'étoiles,

Pareil au nénuphar sur l'étang, son miroir,
Bercé dans la fraîcheur violette du soir,
Quand résonne ta voix, j'ai du ciel dans les moelles !

Harpes

Harpes ! harpes ! vibrez et de toutes vos cordes,
Au matin rose, au soir, aux vents berceurs des nuits
Vibrez pour les douleurs, vibrez pour les ennuis ;
Chantez les grands pardons et les miséricordes !

Noyez dans les accords de vos célestes bruits
Les cris et les clameurs des foules et des hordes !
Chantez les airs joyeux des divines concordes,
Chantez les cœurs qui sont des autres les appuis.

Harpes ! harpes ! vibrez aux frôlements des brises ;
En cadence, rythmez des chants graves d'église,
De gais refrains à l'âme, à l'amour des chansons.

Harpes ! harpes ! vibrez d'extase et d'harmonie,
Afin que vos accents sèment de grands frissons
Avant de s'envoler à la voûte infinie !

La guitare

Je me rappelle encore une vieille guitare
Aux accords enjoués, riches et pénétrants,
Qu'enfant aux longs cheveux j'écoutais les yeux grands,
L'âme déjà ravie en une ivresse rare.

Toujours, il m'est resté dans l'être je ne sais
Quel persistant frisson d'extase ou d'harmonie,
Et le songe lointain d'une fête infinie
Au cœur, où depuis lors tant de maux sont passés...

Celle qui de ses doigts fervents pinçait les cordes
S'en est allée un jour au grand ciel des élus ;
La guitare en bois fin n'a chanté jamais plus...
Pour elle on eut des soins pleins de miséricordes.

Et nous avons cru tous, ô morte de jadis,
Qu'après ce long soupir d'agonisant qui navre,
Tu ne nous as laissé d'elle que le cadavre,
Son âme ayant suivi la tienne au paradis.

Les mains gardiennes

Sous l'attouchement tiède et blanc des mains savantes,
Les notes avaient des soupirs mélodieux ;
De sonores frissons vibraient dans les adieux,
Qui semblaient sanglotés par des lèvres vivantes.

Sous les très chères mains, idéales servantes,
L'âme jeune chantait ses bonheurs radieux ;
Et les accords sonnaient attristés ou joyeux,
Au contact adoré des caresses ferventes.

Dans les très belles mains, plus douces que les fleurs,
Je rêve de poser le poids de mes douleurs,
Pour qu'il s'exhale au ciel en légère harmonie ;

Et que je puisse un jour, gardé des maux humains,
Entrer, au geste clair des effleurantes mains,
Dans le charme éternel et l'extase infinie !

Les mains musiciennes

Oh ! les grâces patriciennes
Des belles mains musiciennes
Sur les claviers de clair ivoire !
Des belles mains impérieuses
Qui vont, fines et sérieuses,
De la note blanche à la noire !

Qui vont souvent en gestes vagues,
Que nimrent les éclats des bagues,
Réveiller les gammes muettes,
Et leur faire chanter des choses
Que retiennent les lèvres closes
Des amantes et des poètes !

Les belles mains ingénieuses
Qui traduisent, harmonieuses,
En rythmes sonores et tendres,
Les amours dont les âmes rêvent,
Et comme des vents les soulèvent
Pour les laisser tomber en cendres !

Les belles mains que ma tendresse,
En un vol de baisers, caresse
De la note blanche à la noire,
Sans que jamais, hélas ! ma bouche
Ne les effleure ni les touche,
Tant vite elles vont sur l'ivoire !

Le rythme

Les astres, cheminant par la plaine infinie,
Comme des pèlerins conduits par l'Harmonie
 Vers un but inconnu,
Vivent, luisent et vont sans écart et sans doute,
D'une marche réglée, illuminant leur route
 D'un rayonnement continu.

La valse langoureuse, en mesures égales,
Aux sonores accents des cordes musicales,
 Tourne, pâmant les cœurs.
Dans les arbres le vent régulier qui s'envole,
Balance les rameaux de son coup d'aile molle,
 Pour endormir les nids jaseurs.

Blanche, quand au clavier d'ivoire clair et sombre,
Sous l'inspiration du soleil ou de l'ombre,
 Préludent vos doigts charmés,
C'est que l'amour du rythme, ô ma musicienne,
Ce vertige qui mêle à votre âme la mienne,
 Vous pousse, impérieux, comme en des bras aimés.

Scandant sa phrase pleine au chant d'une musique
Soumise aux lois sans fin du vieux nombre harmonique,
 À l'art éternel, aux sanglots,
Le poète sensible et doux comme une femme,
La nuit, loin du désordre humain, berce son âme
 Aux cadences des vers rythmés comme les flots.

– Le rythme est souverain sur les nuits et les mondes,
Sur l'idée, et les jours et les amours fécondes,
 Et souverain sur les berceaux ;
Il commande, il endort, il éveille, il console,
Il fait que la chanson vibre dans la parole,
 Que les chants des hommes sont beaux !

Le piano divin

Sous vos agiles doigts, harmonieux artiste,
S'envolent tour à tour un air joyeux ou triste,
Un hymne de revoir, une chanson d'adieu,
Une grisante valse, une prière à Dieu.
Vous savez les secrets des accords mélodiques,
Des rythmes langoureux, des cadences pudiques,
Parce que vous avez la flamme sainte en vous,
Poète qu'on devrait écouter à genoux.
D'elles-mêmes, glissant, vont à vos doigts les touches
Ainsi que des baisers s'appliquent à des bouches ;
Et lorsqu'à nous charmer votre cœur songe un peu,
Le piano vibrant chante dans le jour bleu.

Telle, mon âme faible a des notes d'ivoire,
Une petite gamme y vibre, blanche et noire ;
Mais quel amour saura jamais, sans dévier,
En faire largement chanter tout le clavier !

Le piano d'Italie

Ah ! ce piano d'Italie
M'a remué la chair et l'âme !
Et ma vague mélancolie,
Comme sous un vent de folie
S'est éteinte ainsi qu'une flamme.

Il jouait faux dans le grand air,
Et l'indigent Italien
Qui tournait, en semblait très fier ;
Sur sa face un sourire clair
Riait aux sous, qui pleuvaient bien !

Ah ! ces libres ! Ah ! ces nomades
Qui passent avec les musiques !
Je vénère leurs corps malades
À trop moudre de sérénades
Sous un ciel qui les rend phtisiques !

Petit à petit, ils s'en vont,
D'un rythme égal comme leurs chants,
Dans la mort où l'homme se fond,
Comme se dissout dans les vents
Le pauvre musique qu'ils font...

Comme un enfant riche supplie
Qu'on le laisse aller dans la boue,
Je caresse cette folie,
Tournant, tournant comme une roue,
De jouer, la fièvre à la joue,
D'un beau piano d'Italie !

Mandolines

Mandolines

Cristallines,

Vous avez un triste lot :

Vos notes sont des échardes,

Risible est votre sanglot,

Ô criardes !

Votre accord –

Passé encor

Lorsqu'avec art on vous pince –

Fin comme un accent aigu,

Mais souvent plus que lui mince,

N'est ému.

L'harmonie

S'ingénie

À vous refuser ses dons ;

Le désœuvré qui vous loue

Semble vouloir des pardons

Quand il joue.

Le destin,
C'est certain,
Vous fit la poitrine frêle,
Puisqu'on vous entend tousser
D'une exécration grêle,
Sans cesser.

Mandolines
Cristallines,
Réintégrez pour l'hiver,
Le printemps, l'été, l'automne,
Vos étuis de feutre vert :
L'art l'ordonne !

À une valseuse

Pendant que vous valsez, belle, gaie et légère
 Dans les bras du premier venu,
Et que vous acceptez l'étreinte passagère
 D'un étranger, d'un inconnu,

Vous la femme si bonne et la vierge si pure
 Ignorant tout du sombre mal,
Vous subissez, modeste et douce, la souillure
 Des désirs qu'avive le bal.

Et sans en rien savoir, livrée à la cadence,
 Vous ne sentez pas que des bras
Vous possèdent bien plus que n'exige la danse ;
 Vous valsez et ne pensez pas.

Mais moi qui vous adore et tremble de le dire,
 Qui vous aime comme de loin,
Qui connais la vertu de votre cher sourire,
 Hélas ! moi qui ne danse point,

Je ne mérite pas cette faveur insigne
De presser vos petits doigts blancs,
Et je n'ai pas le droit, moi l'ami trop indigne,
Qu'a le dernier de vos galants...

Valsez, charmante fée aux jolis pieds agiles,
Qu'on se repasse tour à tour
Comme ces fins bijoux délicats et fragiles
Qu'on admire et qu'on aime... un jour !

L'étoile et le violon

Une étoile luit, cristalline,
Dans le lointain calme des cieux ;
Et, sous la main lente d'un vieux,
Un violon chante en sourdine.

Et c'est très doux de voir briller
L'étoile dans le ciel tranquille ;
D'entendre à voix basse prier
Le vieux violon sur la ville...

L'étoile au ciel a disparu,
Comme une fleur bleue à l'automne ;
Et le vieux violon ému
Je ne l'entends plus qui chantonne.

Mais soudain j'entends et je vois,
Rêveur sous la nuit qui se voile,
Ses yeux comme une double étoile,
Et, comme un violon, sa voix !

Rondel musical

La musique berce nos peines
Et les endort pour un moment,
Comme en ses bras bonne maman
Berce bébé, des heures pleines.

Tout cède à son enchantement :
Regrets, remords, désespoirs, haines...
La musique berce nos peines
Et les endort pour un moment.

Doux vent d'oubli soufflé des plaines
Bienheureuses du firmament ;
Harmonieux apaisement ;
Opium des âmes humaines...
La musique berce nos peines.

II. Romances sans musique

Ballade des petits poètes

Quand ils s'en vont les bras ballants,
L'œil morne et le front vers la terre,
Tout pleins d'un douloureux mystère,
Les gestes longs et les pas lents ;
Qu'ils disent en des voix muettes,
Par de bons regards assombris,
Qu'ils sont jusqu'à l'âme meurtris,
Croyez-les toujours, les poètes !

Quand ils s'en vont vifs, insolents,
Ahuris du bruit planétaire,
Cherchant un endroit solitaire
Pour y rêver leurs rêves blancs ;
Quand, heurtant vos côtes replètes,
Ils vous disent, les yeux aigris,
Qu'ils en ont assez de vos cris,
Croyez-les encor, les poètes !

Quand ils s'en vont fiers, pétillants,
Le sang battant chaud dans l'artère,
Et qu'incapables de se taire,
La lèvre en feu, les yeux brillants,
Ils vous disent, en phrases nettes,
Qu'ils ont des poèmes écrits
Dignes d'étonner tout Paris,
Croyez rarement les poètes !

Envoi

Mais, lorsqu'à vos pieds, attendris,
Ils vous jurent, beautés parfaites,
Grand amour d'artiste incompris,
Ne croyez jamais les poètes !

Le départ

Je sens mon âme qui palpite
Comme en son nid le jeune oiseau,
Mon âme petite, petite,
Sous qui ne plierait pas le plus souple roseau.

Oui, je la sens, la toute frêle,
Se mouvoir sur un duvet doux,
Soudain confiante en son aile
Se soulevant un peu pour s'envoler vers vous.

Mais l'espace est vaste, elle hésite ;
Elle est si mignonne, elle a peur ;
Sur le bord du nid, la petite
Frissonne de faiblesse et tremble de stupeur...

Que votre tendresse la garde :
Elle est partie et pour toujours !
Car c'est vers vous qu'elle regarde,
Prisonnière des nuits en route vers les jours !

Jeune fille aux puits

Rachel est au puits, penchée et jolie,
Par l'heure qui brille ardente embellie.

Et dans le miroir
Encadré de pierre et de mousse grasse,
Pensive, elle voit frissonner sa grâce
Et son bel œil noir.

Rachel au miroir naturel et lisse,
Que le moindre souffle envahit et plisse,
Attend, elle aussi
Que vienne charmant et certain de plaire
Un bel étranger demander l'eau claire
Comme au saint récit.

Au puits de bonheur il viendra sans doute.
Peut-être s'est-il hier mis en route
Dès le frais matin...
Il viendra, celui pour qui l'onde est prête ;
Rien ne peut surgir qui soudain l'arrête :
Il suit son destin.

Les grands arbres verts projettent leur ombre
Sur l'eau du miroir profond, calme et sombre.

Érables et buis

Balancent au vent leurs rameaux flexibles
D'où montent des chants d'oiseaux invisibles.

Rachel est au puits.

Le beau jour

Oh ! le ciel bleu ! le clair ciel bleu !
Éclatant là-haut comme un feu
Qui flamberait frais et tout bleu,
 Si bleu, si bleu !

Oh ! le vent doux ! le bon vent doux !
Qui passe en caresse sur nous,
Comme un frôlement de doigts doux,
 Si doux, si doux !

Oh ! le jour léger, calme et beau !
Qui plane comme un grand oiseau,
Et qui disparaîtra plus beau,
 Si beau, si beau !

Les bagues

Quand vous posez vos deux mains blanches
Sur le clavier harmonieux
Et, qu'agiles, vos doigts joyeux
Font résonner les notes franches,
Pendant qu'ils vont, qu'ils vont encor,
D'un bout à l'autre de la gamme,
Heureux, je regarde la flamme
Voltiger à vos bagues d'or.

Dans la clarté qui les caresse,
Légers comme des papillons,
Vos doigts constellés de rayons
Vont au rythme ardent qui les presse ;
Et tandis que chante l'accord
Attendrissant à fondre l'âme,
Ému, je regarde la flamme
Ralentir à vos bagues d'or.

Le rythme s'abaisse et s'élève...
Vos doigts vont bien plus doucement..
Et c'est comme un chuchotement..
On dirait le clavier qui rêve...

Tandis que la chanson s'endort
Sous vos doigts artistes de femme,
Rêveur, je regarde la flamme
Immobile à vos bagues d'or.

Puis, vous demeurez indécise
Devant le piano calmé...
Vers moi que vous avez charmé,
Alors, vous approchez, pensive...
Tandis que mon cœur bat si fort, –
Réglé sur le vôtre, Madame ! –
J'éteins entre mes mains la flamme
Qui scintille à vos bagues d'or...

La chanson des mots

Il est des mots qui sont des joies
Et d'autres qui sont des douleurs,
D'autres ont la douceur des soies,
D'autres ont l'arome des fleurs.

Tous ont monté de l'âme aux lèvres,
Un soir triste, un matin joyeux ;
Tous ont brûlé du feu des fièvres,
Ils ont lui tous au fond des yeux.

Tous ont fait vibrer d'autres êtres
De leur propre et sacré frisson ;
Tous auront la gloire des maîtres,
S'ils ont fait naître une chanson,

Une chanson douce et câline,
Légère à la brise des soirs,
Une chanson grave et divine
Où sonnent d'immortels espoirs...

Il est des mots qui sont des joies
Et d'autres qui sont des douleurs,
D'autres ont la douceur des soies,
D'autres ont l'arome des fleurs.

L'âme solitaire

I. Les livres.

En marge

I

Écrire ce qu'on sent, exprimer ce qu'on pense,
Ce doit être une exquise et noble récompense !
Faire dire aux vieux mots par les bouches usés,
Comme des sous anciens et démonétisés,
L'ardeur profonde et neuve et vive des tendresses,
En y faisant passer le frisson des caresses ;
Ou, poète inspiré, retrouvant leurs valeurs,
Sentir couler, en les disant, les mots en pleurs ;
Comme en des vases d'or, verser dans les mots vides
Leurs sens premiers, ainsi que de rares liquides
Mousseux, fins et pareils à quelque très vieux vin,
Ah ! ce doit être doux, ce doit être divin !

II

J'ai chanté bien des yeux, poète monotone,
Mais j'aime les yeux clairs comme j'aime l'automne :
Étant, comme lui, doux et, comme lui, divers,
Ils peuvent illustrer sans cesse les beaux vers.
Les yeux par qui l'on croit, les yeux par qui l'on doute,
Les yeux par qui l'on aime ont ma passion, toute !
Je les comparerai toujours, banalement,
Comme jadis, aux étoiles du firmament.
Ah ! que n'ai-je vécu du temps des vieux poètes,
Où les comparaisons n'étaient pas toutes faites !
J'aurais, usant des mots sans craindre le cliché,
Dit le charme des yeux en style non cherché.

III

J'ai lu les vieux rimeurs aux grands vers pleins de sève,
Dont le style robuste éternise le rêve.
J'ai lu Villon, triste et sensible débauché
Dont la gloire a depuis par les siècles marché.
Du Bellay m'a fait voir à nu l'âme d'un homme
Loin du pays natal, vécût-il même à Rome ;

Ronsard, millionnaire en rythmes, m'a conté
Ses amours, longuement et d'un verbe éhonté !
Marot, spirituel et clair, m'a fait sourire...
Et j'ai maudit ma vanité sotté d'écrire,
Me jurant de ne plus commettre un vers français !
– À moi-même parjure, hier je recommençais !

Le vers

Voici des vers sur une feuille,
Écrits au moment qu'ils sont nés,
Éclos libres et spontanés
Et presque sans que je le veuille.

Un vers est comme un papillon
Qui s'élance dans la lumière
Et dont l'origine première
Est lointaine comme un rayon.

Un vers se prend avec la plume,
Comme une rose avec les doigts ;
On l'attrape, on le perd parfois ;
C'est plus fragile que l'écume.

Un vers nous chante au fond du cœur
Une musique tout écrite
Qui, sur le papier blanc transcrite,
Soudain est muette de peur.

Un vers est une étoile vive
Qui, cueillie, aussitôt s'éteint,
Comme à la clarté du matin
Toute la floraison craintive.

Un vers est si mystérieux
Qu'on le sent avant sa naissance,
Car de sa future présence
L'esprit devient harmonieux.

C'est dans la profondeur de l'être,
Où l'impression retentit,
Que, tout à coup, germe et grandit
Le vers divin qui vient de naître !

Il n'est pas un esclave vil
Que des chaînes d'argent retiennent ;
Mais chez les cœurs qui lui conviennent
Il consent à de doux exils.

Le vers apparaît à son heure,
Quand il lui plaît, pas autrement,
Comme la mort, à tout moment ;
Il passe, ou s'arrête et demeure.

Le vers commande. Il est un roi
Qui désire qu'on obéisse ;
Qu'on le vende ou qu'on le trahisse,
Il reste libre dans son droit.

Il est le Vers, qui se dispense
Ou se refuse à volonté ;
Aux seuls amants de sa beauté
Il confère sa récompense.

Et c'est la gloire ou le renom
Dans la pensée universelle, –
La grande lumière éternelle,
Au-dessus du monde, d'un nom !

Où sont-ils ?

Ô temps de prose, ô siècle avare
Où la matière prime l'art !
Où donc le grand Pierre Ronsard ?
Où donc la reine de Navarre ?

Et du Bellay, poète rare,
Dont Rome attrista le regard,
Qui prit le sonnet pour sa part
Et le sculpta comme un carrare ?

Villon, prête-moi ton refrain !
Gémissons en strophes d'airain
Sur notre époque hérésiarque !

Le culte se perd du vrai beau,
Et nous mettrions au tombeau
La gloire du divin Pétrarque !

Deux poètes

Rutebeuf, contempteur des chevaliers félons
Qui refusaient d'aller combattre en Terre Sainte,
J'entends, du fond des temps, venir à moi ta plainte,
Poète mal nourri, trouvère aux cheveux longs.

Tu maudissais le moine au beau teint vermillon,
Qui vivait gras et lourd en sa pieuse enceinte,
Et l'Église, de pompe et de majesté ceinte,
Souffrit de ton ardeur, frère aîné de Villon.

Mais, deux siècles après, lui, pauvre gueux illustre,
Laisa dormir le pape, et le grand, et le rustre ;
Pour la Sorbonne à peine eut-il quelque dédain...

Et pour l'œuvre suprême accordant bien sa lyre,
Villon se contenta seulement de maudire,
Hautain, « les taverniers qui brouillent notre vin ! »

Villon voyage

Maître François Villon, franc coureur de tavernes,
Cœur d'or, louche rôdeur, grand poète, assassin,
Part demain pour Angers où l'air est bien plus sain ;
D'ailleurs on le tracasse – et pour des balivernes !

Avec des compagnons, gens d'allures paternes,
À ce qu'on dit, il a, dans le meilleur dessein,
Volé cinq cents écus, – négligeable larcin –
D'une adroite façon, sans bruit et sans lanternes.

Aussi va-t-il quitter décidément Paris.
Quand l'ennui dans ses rêts ténébreux vous a pris,
Le souverain remède est certes le voyage.

Et Villon, qui toujours sut agir prudemment,
De tous biens qu'il n'a pas ayant fait le partage,
Met la dernière main au *Petit Testament*.

L'exilé

Joachim Du Bellay

Triste, parmi l'orgueil des monuments romains,
Tu n'eus qu'un seul désir : revoir le ciel de France.
Tu disais tes regrets et ta grande souffrance
À Baïf, à Ronsard, qui te tendaient les mains.

Tout te blessait là-bas : les palais, les chemins,
L'éclat du ciel trop beau sur ta désespérance ;
Tu ne voyais de bien que dans la délivrance :
En la Ville Éternelle exilé des humains !

Ah ! ton Anjou n'avait pas les splendeurs de Rome !
Comme il était plus doux à ton pauvre cœur d'homme,
Avec ses bords de Loire où tes pas ont erré !...

Je te vois, quand la nuit semait d'astres le Tibre,
Seul dans l'ombre, enviant la créature libre,
L'âme et les yeux tournés vers ton petit Liré !

La vraie gloire

Avec l'envoi d'un sonnet de Ronsard

J'ai cueilli cette rose au jardin de Ronsard.
Depuis quatre cents ans bientôt qu'elle est éclosé,
Elle est pareille encore à la plus fraîche rose !
Miracle du génie et prestige de l'Art.

Pendant qu'en notre esprit débile il se fait tard,
Et que notre œuvre meurt après l'apothéose,
Le vieux Maître, inventeur de rythmes, se repose,
De gloire invariable ayant sa large part.

Respire cette rose unique et merveilleuse ;
Elle frissonne encor de rosée, et, frileuse,
Sollicite un rayon tiède de ton regard.

Fais plus : pour rendre hommage éclatant au génie
Qu'atteste cette fleur, mets ta lèvre infinie
Sur sa corolle, et baise, en la baisant, Ronsard !

À Baudelaire

Baudelaire, chrétien sous des dehors pervers,
Tourmenté des démons dont parle l'Écriture,
Démontrant l'Idéal devant la pourriture,
Vouant l'âme à l'azur, la chair lubrique aux vers ;

Grand Voyageur qui fis le tour de l'Univers
Pour y voir le Péché maître de la nature,
Qui pleuras de dégoût sur toute créature
Ces larmes de ton cœur, purs diamants, tes vers !

Distillateur subtil de parfums lourds, Artiste !
Des libres mots français sublime symphoniste,
Magicien parfait de l'artificiel ;

Génial peintre épris de couleurs violentes,
Qui fis surgir du vin les Querelles sanglantes,
À travers ton enfer je découvre le ciel !

À Émile Nelligan

Tu montais radieux dans la grande lumière,
Enivré d'idéal, éperdu de beauté,
D'un merveilleux essor de force et de fierté,
Fuyant avec dédain la route coutumière.

Tu montais emporté par ton ardeur première,
Battant d'un vol géant la haute immensité,
Et là, tout près d'atteindre à l'azur convoité,
Tu planais, triste et beau, dans la clarté plénière.

Mesurant du regard le vaste espace bleu,
Tu sentis la fatigue envahir peu à peu
La précoce vigueur de tes ailes sublimes.

Alors, fermant ton vol largement déployé,
Ô destin ! tu tombas d'abîmes en abîmes,
Comme un aigle royal en plein ciel foudroyé !

II. L'âme.

Le voile

C'est qu'on a trop de chair sensible autour de l'âme
Comme un cristal épais voile presque une flamme,
Qu'on ne peut à son gré répandre sa clarté
Et paraître vêtu de toute sa beauté.

Aux instants radieux de son heure première,
L'homme devait sembler une grande lumière
Vers laquelle les fleurs du paradis vermeil,
Comme aux rayons tiédis d'un merveilleux soleil,
Jour et nuit, devaient tendre en bouquets leurs calices !...

Ah ! je vous comprends bien, purs amants des cilices,
Des fouets aux cuirs noueux, qui déchiriez vos chairs :
Comme à certains moments vous deviez être clairs !
Car, par chaque blessure à vos membres livides,
Rongés par les douleurs comme par les acides,
Par chaque plaie et par chaque trou, saints bourreaux,
Devait jaillir ainsi que du Rocher les Eaux,
De cette chose belle et faite la première,
Si vous saigniez, au lieu de sang, de la lumière !

La bonne souffrance

Oh ! la bonne douleur qui nous fait l'âme forte !
Quelle paix bienheureuse et durable elle apporte,
Comme un vase de miel rempli jusques au bord,
Pour endormir le mal qu'elle engendra d'abord !

C'est dans le feu sacré de sa divine forge,
Malgré nos pleurs honteux, nos cris à pleine gorge,
Qu'elle assouplit, redresse, éprouve le métal
De notre âme, et le fait luisant comme un cristal !
Nous croyons que la vie, à ses coups, nous échappe,
Lorsque pour nous la rendre immortelle, elle frappe !
À notre être, il adhère encor de l'animal
Si fortement, qu'il faut bien qu'on nous fasse mal,
Jusqu'à sembler parfois nu de sa chair exangue,
Mais tel qu'un diamant libéré de sa gangue !

Comme une épée ardente en un étroit fourreau,
Désire que la main du juste ou du bourreau
La fasse tournoyer dans l'air, brillante et libre,
Loin de la gaine sombre en laquelle elle vibre,
En nos corps, l'âme aspire à l'azur libre et frais ;

Mais seule, elle ne peut briser le mur épais
Du cachot qui, jaloux, la retient prisonnière,
Morne et désespérée et loin de la lumière !
Alors, la Douleur vient frapper à la prison,
Ébranle les barreaux, s'acharne à la cloison
Par où, bientôt, s'infiltré une céleste brise,
Jusqu'à ce que d'un coup suprême, elle la brise !

Si la chair a souffert, l'âme a la liberté
Et prend possession de son éternité.

Le dur chemin

La vie est un chemin de ronce
Interminable et cahoteux
Qui, parfois, sous le pied boiteux
Et pesant, soudain se défonce.

À tant marcher d'un pas douteux,
La grande fatigue s'annonce.
La vie est un chemin de ronce
Interminable et cahoteux.

Le mal accablant se prononce :
La vie a des détours hideux !
Pourtant, qui donc sans pleurs honteux
À tant de souffrance renonce ?
La vie est un chemin de ronce...

Les vieux temples

Dans la tranquillité pieuse des vieux temples
Où le soir se conserve enfermé tout le jour,
Où l'humidité plane en rôdant alentour
Des piliers, on médite en paix les grands exemples.

Rien du luxe profane aux yeux n'y vient fleurir ;
Plus profonde est la foi dans les vieilles églises ;
Le respect entre mieux, comme les têtes grises,
Où l'on sent vaguement quelque chose mourir.

C'est la piété grave aux pieds d'un Christ en plâtre,
Qui penche son front lourd pour l'approcher de nous ;
C'est le recueillement naïf à deux genoux
Dont la ferveur n'est pas feinte, comme au théâtre ;

C'est la station triste et lente avec amour,
Quatorze fois reprise en prières chrétiennes,
Du chemin de la croix aux images anciennes,
Laides, sincèrement, mais dont on fait le tour ;

C'est l'humilité vraie et l'émotion pure ;
Le sou glissé dans l'ombre au pauvre tronc de bois ;
L'eau bénite qu'on prend encor du bout des doigts
Et non du bout des gants, craignant quelque souillure ;

C'est l'ostensoir terni sur l'autel presque nu,
Le tabernacle saint, frère encor de la crèche,
Qui ne nous parlent pas d'une grandeur revêche,
D'un Roi très exigeant ni d'un Dieu parvenu !

En vérité, c'est là, dans les vieilles églises,
Sous des murs gris que l'or n'a pas modernisés,
Où les pauvres ne sont jamais dépaysés,
Que le bon Juge tient d'indulgentes assises.

Là, l'Évangile est lu d'un regard moins hâtif,
Les violons des bals s'arrêtent à la porte ;
Là, survit la splendeur douce qui reconforte
En la simple beauté du culte primitif.

La richesse n'est pas un obstacle aux croyances :
C'est un salut du siècle à l'orgueilleux veau d'or
Dont le règne s'annonce où Dieu triomphe encor,
Par l'éclat insolent de ses magnificences !

Ah ! comme j'aime mieux, âme rustre, prier
Dans la tranquillité pieuse des vieux temples,
Dont les murs dénudés m'offrent de grands exemples
Sans parole, et, pourtant, qu'on ne peut oublier !

L'éternel retour

Dans l'ombre de la vie errant comme des bêtes,
Les regards envahis par la nuit de leur cœur,
Parasites blafards que repoussent les fêtes,
Passent les malheureux sans haine et sans rancœur.

Navrés des beaux soleils éclipsés de leurs rêves,
Ils regrettent en vain les vieux jours de clarté ;
Et, soldats aspirant aux reposantes trêves,
Ils vont vers les matins où leur âme a chanté...

Souvenir ! souvenir ! dieu des heures lointaines,
Vois tes fervents, malgré les routes incertaines,
Venus se prosterner à tes autels chéris ;

Écoute t'implorer, meurtris par les alarmes,
Ces hommes aux yeux secs comme des puits taris,
Dont les sanglots intérieurs n'ont pas de larmes !

Le rêve stérile

Stérile en actions et fécond en douleurs,
Le rêve pour le rêve a fait couler des pleurs,
Plus que n'en rouleraient les ruisseaux et les fleuves !
Trompeur enchantement fatal aux âmes neuves,
Qui leur permet d'atteindre à la haute Beauté,
Pour les vouer ensuite à la réalité !
Et du mont merveilleux dont resplendit la cime
À la profondeur morne et froide de l'abîme,
La distance est si grande et l'air si différent,
L'espace si borné d'un ciel indifférent,
La lumière si triste et crue et sépulcrale,
Qu'à peine descendu, l'on étouffe et l'on râle !

Inconséquence

Ah ! pourquoi donc les yeux, si ce n'est pour pleurer ;
Et le cœur, pour aimer jusques à la souffrance ;
Et la chair, pour saigner et pourrir ; et l'enfance,
Pour vieillir ; et l'espoir pour se désespérer !

Pourquoi surtout, pourquoi le mensonge du rêve,
Quand on gémit captif de la réalité,
Si ce n'est pour en être à toute heure hanté,
Pour en apprendre aussi l'inanité, sans trêve !
Tout ce qui semble bon, à l'essai nous trahit.
L'illusion nous rit : c'est par elle qu'on souffre !
Si nous nous élevons, en bas s'ouvre le gouffre
Que nous creuse la fuite à mesure qu'on fuit !

Et nous tombons toujours comme fait un homme ivre,
Toujours désespérés, mais fiers d'être debout !
Car nous nous relevons sans cesse, et jusqu'au bout
Nous maudissons la vie, heureux de toujours vivre !

À mon pays¹

Beau pays canadien, vieille terre française,
Je voudrais te chanter : je ne te connais pas !
Tes bois n'ont point reçu l'empreinte de mes pas,
J'ignore tes lacs bleus, tes monts où tout s'apaise.

Que j'aurais parcouru tes chemins à mon aise,
Et vogué sur tes eaux qui s'étendent, là-bas !
Tes arbres m'auraient pris entre leurs tendres bras,
Et j'aurais oublié l'existence mauvaise...

De ton immense ciel, moins heureux que l'oiseau,
Je n'ai pu contempler que le même morceau
Sous lequel se dressait toujours le même érable !

Oh ! ne m'accuse pas d'un coupable dédain !
Nul autre ne t'aima d'un amour plus certain !
Mais pleure sur mon sort à jamais misérable !...

¹ Depuis que ces vers sont écrits, l'auteur a parcouru les routes du pays, mais si peu!

Table

Préface	4
Note de l'auteur	18
L'âme solitaire	20
Au lecteur	21
I. Les heures d'amour	22
I. Le désir	23
L'attente	23
Intimité.....	25
Bonheur rêvé.....	27
Causerie féminine	28
Le secret des yeux.....	29
L'aveu	32
Je l'aime.....	34
Bonheur	35
Confidences	38
Pensée d'amour.....	41
Silence	42
Les mots.....	43
Anniversaire.....	45

II. Le regret.....	46
Incrédulité.....	46
Loin d'elle.....	47
Absence.....	48
Artificielle.....	50
Le mensonge des yeux.....	51
L'âme close.....	53
Souvenir.....	54
Les mots d'amour.....	55
Dernière flamme.....	57
Le tombeau.....	58
Douleur.....	59
Mauvaise obsession.....	60
Les amitiés.....	61
J'attends. Le vent gémit. Le soir vient..	62

II. Veilles du jour et de la nuit..... 63

I. La chanson des heures.....	64
L'horloge.....	64
L'aube.....	65
Le matin.....	66
Midi.....	67
Vespérales.....	68
Nocturnes.....	70

Les lucioles	73
La musique des yeux	74
À la lune.....	76
II. La chanson des mois.	81
Stances	81
Mars	82
La chute	83
Avril.....	84
Au soleil.....	85
Mai.....	86
Renouveau	88
Les arbres.....	89
Juin.....	90
À l'été	91
L'été des arbres.....	93
Sur les toits	95
Les saules.....	97
La fin de l'été.....	100
Septembre	103
Octobre	104
Jour d'automne	106
Feuilles mortes.....	107
La bonne saison	109
Il pleut.....	110
Le vent	112

Chanson grise.....	113
Jour d'été en automne	115
Rêve de neige.....	117
Ma vitre.....	118
Effets de neige et de givre.....	119
Rondel sur la neige	122
Croquis d'hiver	123
Romance blanche.....	124

Les rythmes qui chantent 125

I. La chanson des autres.....	126
À un musicien	126
Musique	127
À l'harmonie.....	128
Harpes	130
La guitare.....	131
Les mains gardiennes.....	132
Les mains musiciennes	133
Le rythme.....	135
Le piano divin	137
Le piano d'Italie.....	138
Mandolines	140
À une valseuse	142
L'étoile et le violon.....	144
Rondel musical	145

II. Romances sans musique	146
Ballade des petits poètes	146
Le départ	148
Jeune fille aux puits	149
Le beau jour	151
Les bagues	152
La chanson des mots	154

L'âme solitaire..... 156

I. Les livres.	157
En marge	157
Le vers	160
Où sont-ils ?	163
Deux poètes	164
Villon voyage.....	165
L'exilé.....	166
La vraie gloire.....	167
À Baudelaire	168
À Émile Nelligan	169
II. L'âme.	170
Le voile	170
La bonne souffrance	171
Le dur chemin	173
Les vieux temples	174

L'éternel retour	177
Le rêve stérile	178
Inconséquence.....	179
À mon pays	180

Cet ouvrage est le 41^e publié
Dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.